N° 201 1er Juin 1936

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Le Sacré-Cœur et la charité

Il faut voir dans la charité, avons-nous dit, une grande et surnaturelle amitié qui nous unit à notre Dieu et à tout ce que nous avons de frères et d'amis en Dieu. Or, toute cette amitié se fonde tellement sur Notre-Seigneur, il a pris un tel soin de la renouveler et de la répandre, qu'on peut assurer qu'il en est l'auteur, et qu'elle se concentre et se résume en lui. Dans l'amour qu'il nous porte et veut que nous lui rendions, il y a donc au fond toute la charité (1).

Si cela est vrai, entre le Sacré-Cœur de Jésus et la sainte charité, il y a plus qu'un rapprochement, il y a une sorte d'identité. Le Sacré-Cœur, c'est la charité chrétienne dans sa forme la plus parfaite et dans sa source la plus profonde. Et le cœur du chrétien, dans tout ce qu'il a de charitable, est le cœur même de Jésus-Christ : si je puis dire avec vérité que ce Christ vit en moi, qu'il est tout en tous, c'est par-dessus tout en rai-

(1) Voir *La Vie Spirituelle*, février et mars 1936.

son même de cette amitié dont il nous enveloppe et dont il voudrait nous remplir et nous animer tous (1).

En cherchant à approfondir cette amitié plus que je n'ai fait, j'ai toute chance de rencontrer ce qu'il y a de plus profond dans le Cœur de Jésus. Or, le moyen, ai-je dit, d'entrer plus avant dans le mystère d'une telle intimité, c'est de passer, des modalités selon lesquelles elle se forme, aux réalités sur lesquelles elle se fonde (2).

Car, ce n'est pas assez qu'une amitié soit formée, il faut qu'elle soit fondée. Il faut que toutes les modalités et toutes les réciprocités de la dilection soient basées sur un grand fond de vrai, sur une réelle communauté d'être et de vie qui rende sérieux et durable l'échange des sentiments et des pensées et le commerce même de l'amitié. Il faut qu'on soit vraiment les uns pour les autres ce qu'on se dit que l'on est. Il faut qu'on se fasse réellement les uns aux autres ce qu'on se dit que l'on se fait. Sans cela, les plus belles apparences peuvent n'être qu'un décevant mirage. Avec Notre-Seigneur, aucune déception n'est à craindre, aucune fiction n'est possible. Il est même le seul, de ceux qui nous aiment et que nous aimons, qui ne puisse absolument en rien nous décevoir ni nous tromper. Si donc il déclare qu'il nous aime selon toutes les formes de l'amour humain, et s'il ajoute à cet amour humain quelque chose qui dépasse et que sa Personnalité rend divin, c'est que c'est parfaitement fondé et profondément vrai.

Il est sûr que le mot même d'aimer est sorti du Cœur de Jésus avec un sens tout nouveau. Jamais personne n'a aimé comme cet homme. Il nous plairait de savoir

(1) Rom., VIII, 35, 39.
(2) Voir *La Vie Spirituelle*, avril 1936.

quel a été le terme même que Notre-Seigneur a daigné employer. Toujours est-il que ses premiers disciples et ses confidents les plus fidèles ont eu recours, pour traduire ses paroles et ne pas trahir sa pensée, à ce que le langage religieux de leur temps leur offrait de plus recherché et de plus fort. Ils ont retenu ce mot de *agapè*, qui est devenu tout de suite l'un des plus usuels et des plus marquants dans la primitive Église. Ce mot venait à peine d'être adopté dans l'Ancien Testament et il y demeurait une rareté. Les premiers chrétiens ne le rencontraient pas plus de quatorze fois dans les Saints Livres, s'ils les lisaient en grec. Mais onze fois dans le Cantique des cantiques, où déjà précisément, tout en signifiant l'amour humain dans sa réalité la plus forte, il voulait évoquer la réalité plus haute de l'amour divin. N'était-ce pas le mot qu'il fallait pour exprimer ce grand renouveau que Notre-Seigneur avait dit ? Aussi n'est-il pas étonnant que le Nouveau Testament s'en soit trouvé tout pénétré. C'est le nom même de la Loi du Christ. Et la chrétienté est imprégnée de cette *agapè* (1).

Chez nos écrivains inspirés nous lisons le mot près de cent vingt fois, dont soixante-seize en saint Paul et guère moins de trente en saint Jean. Et, comme le dit le P. Allo, ils ne sont nulle part plus visiblement inspirés que lorsqu'ils parlent de cette *agapè*. Elle est, pour saint Paul, une très grande chose, plus grande même que notre foi et que notre espérance. Il en parle comme de ce qu'il y a de plus profond parmi les réalités chrétiennes, il exulte de la décrire et d'y penser, il

(1) Sur l'origine et le sens de ce mot, voir une étude éminemment suggestive du P. Allo dans son beau commentaire de la *Première Épître aux Corinthiens*, pp. 206-207, et d'autres réflexions au cours du même ouvrage.

jubile de la voir se propager parmi les frères, il lui chante cet hymne que chacun sait (1). Quant à saint Jean, c'est bien simple, plus il va, plus il ne voit qu'elle : il en vient à magnifier le mot et la chose jusqu'à en faire le nom même et la réalité de Dieu (2).

La tradition ne s'en est pas perdue dans la sainte Église. *Agapè* est devenu en latin *caritas* et en français *charité*. Ces beaux mots sont bien faits pour exprimer l'insigne tendresse spirituelle d'un tel amour envers l'être que l'on chérit, que l'on choisit, jusqu'à se fondre soi-même en lui. Encore faut-il les prendre dans toute leur force première, sans rien y ôter, sans y rien fausser. « Je vous ai réellement dans mon cœur, devons-nous dire avec l'Apôtre, je ressens vivement cela envers vous ; et c'est justice, car il y a entre nous une telle communauté de grâce... Dieu m'est témoin en effet que, si je vous chéris tous si ardemment, c'est dans les entrailles mêmes du Christ Jésus (3). »

Allons, au dire unanime de la charité, c'est donc bien dans ce Cœur infiniment sacré de l'Homme-Dieu qu'il nous faut retrouver la source même de la charité. C'est là que d'abord elle est réalisée dans toute sa force.

*
* *

Premièrement, est-il vrai que Notre-Seigneur ait pour nous un cœur de père, un cœur de mère même ? A-t-il créé, par sa charité même, entre lui et nous de véritables liens de parenté, pareils et supérieurs aux liens par lesquels ces êtres aimants qui nous ont engendrés nous sont si attachés et si dévoués ?

(1) I Cor., XIII.
(2) I Jean, IV, 8.
(3) Phil., I, 7, 8.

Assurément, oui. La chose n'est pas douteuse. Quand saint Paul dit : « Mes petits enfants, dans le Christ je vous ai engendrés, et je ne cesse même de vous enfanter », il dit quelque chose de vrai. Mais, s'il disait : « Chrétiens, c'est le Christ qui ne cesse de vous engendrer », il dirait quelque chose de plus vrai encore. Car il est très certain que ce Christ est pour nous plus qu'un père et plus qu'une mère. Il nous aime et nous couve plus que nos parents n'ont pu faire. A lui seul, il contribue à notre existence plus que toute la lignée de nos ascendants. Il n'est aucune autre personne à qui nous devions l'être et la vie autant qu'à sa Personne à lui.

Verbe incréé, image du Dieu invisible, de toute éternité il nous conçoit et nous porte en lui, non comme des créatures indifférentes, mais comme des êtres qui seront un jour façonnés à son image et ressemblance et qui seront véritablement tirés de lui, créés en lui, par lui, pour lui. Nous sommes donc, par tout notre être, tant naturel que surnaturel, entièrement dépendants de la Personne divine qui est en Jésus. Nos premiers pères dans la foi ont vu tout de suite ce lien qui les rattachait si radicalement à l'éminente personnalité de leur bien-aimé Sauveur (1). Ce premier lien fait que nous avons là une Personne pensante et aimante qui, depuis tout le temps et avant même le temps et au-dessus du temps, songe à nous de façon bien plus distincte et bien plus tendre que de bons parents ne peuvent d'avance et de loin songer à leurs enfants. Puis, à mesure que nous entrons dans la vie et que nous y progressons, la dépendance ne fait que s'accroître d'instant en instant avec l'existence même qui nous est donnée : il n'est rien en nous qui ne subsiste en

(1) Par exemple, Col., 1, 15-17; Hébr., 1, 3; Jean, 1, 1-3.

lui; nos corps ne vivent, au fond, que de sa providence, nos âmes ne sont qu'une perpétuelle création de sa part, nos personnalités ne font que s'appuyer sur sa puissante personnalité. Où voulez-vous que nous trouvions un parent comparable à celui-là ? Et quelle autre génération approcherait seulement de celle-là ? J'ai dans mon Christ quelqu'un qui m'aime, qui me veut du bien et qui pense à moi depuis toujours. Des aperçus, des traits de lui dans l'Évangile, donnent cette sensation d'un amour dans lequel nous sommes préconçus au sein du Père et qui nous vient du plus profond de l'éternité.

Lorsque le Verbe incréé se fait le Verbe incarné, ce premier lien ne se relâche en aucune façon, mais d'autres liens s'ajoutent à celui-là et rendent, pour ainsi dire, la parenté plus tangible. La sainte humanité de Jésus se joint à sa divinité jusqu'à en épouser l'éternelle pensée. Dans l'unité si liante de sa Personne, le Christ refait en homme ce qu'il fait en Dieu. Même ce qui se passe dans l'ordre naturel, l'Homme-Dieu le reprend à son compte : il en reste l'auteur et nous le devons à lui. Mais c'est surtout dans l'ordre surnaturel qu'il devient le principe et l'origine de tout : par là, principalement, nous sommes son ouvrage et véritablement créés en lui (1). A cet égard, nous lui avons coûté plus qu'à notre mère même; il n'a pas seulement risqué sa vie pour nous; effectivement, il l'a donnée, il a versé son sang et rendu l'âme pour que nous vivions; il est mort pour que nous puissions avoir la vie. Voilà pourquoi c'est de lui que nous devons tirer notre nouvelle naissance et notre nouvel être : grâce à lui, nous devons, comme il disait, naître d'en-haut et vivre de l'Esprit (2).

(1) Gal., VI, 15; Eph., II, 10; Col., I, 18-19.
(2) Jean, III, 3-7.

A lui, Verbe incarné, nous devons cette naissance, mais aussi toute la croissance qui s'ensuivra. Car, si c'est de lui que nous venons originellement, il faut savoir que c'est en lui aussi que nous nous mouvons, que nous vivons et que nous grandissons. En somme, il n'a jamais fini de nous mettre au monde, et nous ne quittons pas ce Christ où nous avons pris forme et figure. Il est bien vrai que nos parents, non plus, ne nous ont pas abandonnés à la naissance. Que serions-nous devenus sans eux ? Ils ont continué d'être pour nous une providence; ils ont veillé sur notre corps et veillé sur notre âme; ils ont, pour cela, payé de leur personne et donné du meilleur d'eux-mêmes. Quelle ressemblance, et cependant quelle différence, entre cette providence mille fois bénie de nos pères et mères et celle de Notre-Seigneur Jésus !

La leur est courte, la sienne, infinie. Nos parents font tout leur possible, certes, s'ils sont de bons parents. Mais leur possible n'est jamais tout et souvent ne va pas loin. — Au-dedans d'eux, dans leur pensée, dans leur cœur, ils savent rarement ce que nous sommes, et ne savent jamais bien ce qu'il nous faut. Nul ne sait ce qui est dans l'homme, sinon celui qui le crée : nous demeurons un mystère pour nos parents, qui ne sont pas des créateurs. Nous connaissant mal, ils ne peuvent pas penser à tout, ils sont en peine de ce que nous deviendrons. Quelquefois même, si dévoués soient-ils, ils éprouveront en leur cœur comme une lassitude et un découragement de tant nous aimer et de tant peiner pour nous. — Mais, quand même leur providence n'aurait intérieurement aucune de ces imperfections, extérieurement ils sont indigents et limités de tous côtés. Ou bien les moyens leur manquent. Ou c'est nous qui leur échappons. Voyez-les, pauvres parents, lorsque la maladie, ou la mort, se saisit de leur enfant, ou quand l'âge le prend, et l'indépendance.

En sa Providence, Notre-Seigneur n'a rien de ces limites. Il nous connaît à fond. Il pense à tout. Pas un instant, il ne saurait nous perdre de vue. Il a soin de tout et ne laisse rien au hasard. Il nous entoure d'une immense bonté, à laquelle nous ne pouvons nous soustraire. Essayons-nous d'échapper ? Il a toutes sortes de moyens de nous poursuivre et de nous rattraper. Et si, finalement, nous rejetions son amitié, ce ne serait que pour tomber sous le coup de son jugement et y rester. On est pleinement sauvé en Jésus-Christ, mais nul ne peut se sauver de Jésus-Christ. Toute la Providence divine devient en lui providence humaine. N'avais-je pas raison de dire qu'il était plus que tous nos parents ensemble ?

Il nous enveloppe de la plus touchante tendresse humano-divine. Il est compréhensif et pénétrant au-delà de tout ce qu'on peut rêver. Par là, il se montre plus intime à nous-même que nous-même. Par là, soit dit tout de suite, de sa parenté indicible il fera une belle amitié. Il conçoit de nous donner part à sa vie magnifique. Il nous prépare un avenir splendide. Il fait tout concourir à cette fin. Tout devient pour lui moyen de nous faire grandir en lui. Pensons à la trame ininterrompue, au réseau infini de toutes les communications qu'il nous fait. C'est sous cet aspect que son amour pour nous se révèle paternel et maternel, et véritablement créateur. Quiconque se sent au cœur un tel amour voudrait, lui aussi, être créateur pour pouvoir façonner à son gré l'objet de sa tendresse et porter à la perfection son enfant. Ce que d'autres parents réalisent à cet égard dans quelque mesure, Notre-Seigneur le fait au-delà de toute mesure.

Il est le nouvel Adam en qui toute l'humanité se reprend à vivre et de qui elle dépend plus que du premier : le Prince de la vie, cette fois, et le vainqueur de la mort même. Il est comme une grande Vigne dont nous for-

mons les rejetons : nous en aspirons la sève et nous en portons les fruits, des fruits qui demeurent éternellement. Il est le Pain de la vie et la Source d'eau vive : se nourrir et s'abreuver de Jésus-Christ, c'est recevoir et posséder en soi quelque chose d'impérissable. Il est le bon Pasteur, qui offre sa vie pour ses brebis : il est venu et il est là pour qu'elles aient la vie, et qu'elles l'aient abondante. Il sauve la vie à tout son monde. Il est le père de son peuple et l'engendrant de tous les siens.

Une pareille génération, remarquons-le, avant tout, est d'ordre spirituel. Mais elle n'est pas cependant uniquement spirituelle. Du Christ au chrétien, il n'y a pas un lien de pur esprit à pur esprit, il y a autre chose. Jésus a incarné son action génératrice. Il s'est donné à nous corps et âme. Il influe sur nous de toute la force de son incarnation. N'en avons-nous pas un signe efficace, une sorte de preuve palpable, dans ce fait inouï qu'il a trouvé moyen de donner sa chair à manger et son sang à boire ? « Car ma chair, disait-il, est vraiment une nourriture et mon sang vraiment un breuvage (1). »

« Celui qui mange ma chair et boit mon sang, insistait-il, demeure en moi et moi en lui. Il possède la vie éternelle : déjà il l'a en lui. Et puis, par surcroît, je le ressusciterai au dernier jour (2). » Ainsi les chrétiens doivent savoir qu'ils sont engendrés dans le Seigneur, non pas seulement pour ce qui regarde la vie de l'esprit, mais en outre pour celle même de la chair. Comme ils doivent se rendre compte qu'ils sont engendrés en leur Seigneur, non seulement par la force des pensées et des sentiments qu'il a nourris dans son Cœur, mais aussi par celle de la sainte Église visible et par l'action efficace

(1) Jean, VI, 55.
(2) Jean, VI, 40, 54, 56

des sacrements et des enseignements qui sont les produits de ce grand Cœur.

*
* *

Pour s'affirmer plus proche et plus réelle encore, cette paternité se double d'une fraternité. Avec un cœur de père et de mère, Jésus a pour nous un cœur de frère. Il l'a formellement déclaré, et c'est tout à fait fondé.

On est entre frères et sœurs quand on possède les mêmes parents, un air de ressemblance et le même esprit de famille. Cela suppose qu'on a mangé à la même table et vécu ensemble la même vie, qu'on a été élevé dans les mêmes sentiments, que l'on a eu part aux mêmes joies et aux mêmes peines, que l'on a droit aux mêmes biens et au même héritage. Lorsqu'une semblable communauté existe, les membres qui la composent ont tout ce qu'il faut pour être très liés les uns aux autres. A moins que leur amitié ne se change en inimitié et que ce qui devrait unir, les biens de famille par exemple, ne devienne cause de discorde, les frères et les sœurs sont faits pour beaucoup s'entr'aimer et beaucoup s'entr'aider.

Eh bien ! Notre-Seigneur a pris envers nous l'attitude et les dispositions d'un frère. Il est comme un premier-né au milieu de nous. Si supérieur à nous, il s'est ingénié à rester fraternel avec nous. Il n'a rien ménagé, peut-on dire, pour que cette fraternité ne fût pas un mythe. Aussi la première chrétienté a-t-elle compris tout de suite ce côté fraternel des liens qui l'attachent à Jésus-Christ. Elle tient de lui l'esprit de famille, « un esprit d'adoption dans lequel nous crions avec lui : Abba, Père! L'Esprit lui-même témoigne à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Or, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ, si toutefois nous savons souffrir avec lui en atten-

dant d'être glorifiés avec lui (1). » Telle est parfaitement la liaison, telle est réellement la situation.

Comme Jésus était fraternel le matin de Pâques, dans la splendeur pourtant de sa Résurrection ! Il disait à Madeleine : « Va vers mes frères et dis-leur bien que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu (2). » Comme il avait été fraternel pareillement dans le tourment de sa Crucifixion! Lorsqu'il avait vu sa Mère et, tout près, le disciple qu'il préférait, il avait dit à celui-ci : « Voilà ta Mère (3). » Ce que veut Jésus, il le fait. Or, il ne pouvait vouloir plus clairement que son vrai Père fût notre Père, et que sa vraie Mère devînt aussi la nôtre. Sa grande œuvre a été de nous réconcilier avec son Père et de nous remettre en amitié, en nous faisant rentrer dans les bonnes grâces. Il est venu pour cela partager notre vie et opérer notre rédemption.

« Vous connaissez la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit saint Paul. Vous savez qu'étant riche, il s'est fait pauvre pour vous, afin de vous enrichir par sa pauvreté (4). » Pour pouvoir plus efficacement nous conformer à lui, il a daigné sincèrement se conformer à nous : « Alors qu'il subsistait dans la forme de Dieu, il ne s'attacha pas jalousement à l'égalité avec Dieu, mais il s'anéantit lui-même en prenant la forme d'esclave, c'est-à-dire en devenant semblable aux hommes : par tout ce qui paraissait de lui faisant l'impression d'être un homme, il s'humilia lui-même et se rendit obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix (5). » Il a voulu être d'une condition entièrement pareille à la nôtre. Il a tenu à passer par tous les âges, à expérimenter nos états

(1) Rom., VIII, 15-17.
(2) Jean, XX, 17.
(3) Jean, XIX, 26-27.
(4) II Cor., VIII, 9.
(5) Phil., II, 6-7.

d'âme et aussi nos états de vie. Il fallait bien qu'il fût de son temps et de son pays; mais de là il se rendait apte à comprendre tous les pays et tous les temps. Oh! le grand frère merveilleux que nous avons en lui !

Son droit d'aînesse ne lui sert qu'à nous combler. Tout l'héritage qui lui revient, il le partage avec nous, comme on ferait un bien de famille. S'il est descendu ici-bas, c'est pour nous chercher. S'il remonte là-haut, c'est pour nous emmener. « Dans la maison de mon Père, dit-il fraternellement, il y a beaucoup de demeures. Je vous l'aurais dit, si ce n'était pas ainsi. Car je vais vous préparer une place (1). » Il part avant nous et il va devant nous pour cela. « Et quand je m'en serai allé, reprend-il, et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai vous chercher et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis vous soyez vous aussi (2). » C'est la loi même de la fraternité. Ce que dit Jésus, il le fait. Ainsi, un pauvre type, crucifié à côté de lui, reçoit de lui la sainte inspiration de lui crier : Jésus ! et de le prier comme on prie son aîné : « Souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton règne. — En vérité, fait Jésus, je le te dis (et je t'emmène), aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis (3). » Le bon frère qu'il est, prévenant et délicat, s'oubliant lui-même et s'immolant pour nous, nous accompagnant et nous sauvant en tout.

*
* *

Mais voici, à coup sûr, le côté le plus étonnant du mystère. Ce Christ, qui est votre grand frère, il vous presse de le recevoir comme un petit frère. Ce Christ, qui est votre engendrant, il dit être votre enfant. Il se

(1) Jean, XIV, 2.
(2) Jean, XIV, 3.
(3) Luc, XXIII, 42-43.

fait comme une toute petite chose qui veut naître, grandir et se former en vous. Il se confie à vous et se remet à vos bons soins. Il se nourrira du meilleur de vous-même. Est-ce donc vrai, cela aussi ?

Oui, et c'est fondé en réalité. Subtilement, mystiquement, mais véritablement. Et qu'est-ce à dire ? Il nous faut penser ici à ce que saint Paul appelle l'homme intérieur, dont il dit par exemple : « Bien qu'en nous l'homme extérieur s'en aille en ruines, l'homme intérieur prend de jour en jour de nouvelles forces (1). » Que représente cet homme intérieur ? En somme, tout le surnaturel qui s'insinue en nous, tout l'état de grâce, tout l'organisme qui se trouve ainsi superposé à nos puissances et tout le mouvement de vie qui en découle. Or, ce nouvel être en nous est tellement la création du Christ qu'on peut affirmer, comme le fait constamment l'Apôtre, que c'est la vie même de Jésus qui se prolonge et s'épanouit chez nous, au plus intime de la nôtre (2).

On peut donc dire qu'il y a dans tout être humain comme un petit Christ en puissance, s'il n'est déjà en formation. A plus forte raison dans tout chrétien. Un être délicat et frêle. Sa vie est dans vos mains : elle dépend de l'accueil que vous lui faites et des soins que vous lui donnez. Vous pouvez faire mourir le Christ en vous. Vous pouvez indéfiniment l'empêcher de grandir, ou, au contraire, concourir à sa magnifique croissance. Il faut, pour cela, que vous mettiez à sa disposition la substance même de votre esprit et de votre cœur et jusqu'à l'usage de votre corps et de vos membres. A cette condition, l'enfant chéri de vos entrailles arrive à l'état d'homme fait (3). Et lorsque, ayant grandi en chacun, il a pu semblablement grandir

(1) II Cor., IV, 16; Eph., IV, 24.
(2) II Cor., IV, 10-14.
(3) Eph., IV, 13.

et se multiplier en beaucoup, alors nous avons la sainte Église, ce grand corps unanime de membres pensants et aimants, corps du Christ parvenu à la taille qui sied à la plénitude du Christ (1).

Nous touchons ici à des réalités ineffables. Que ce soit au sein de l'humanité en son ensemble, ou de chacun de nous en particulier, le Christ se présente à nous comme notre enfant. Il n'y a pas plus grand, il n'y a pas plus petit que lui. Il veut se faire accueillir et chérir comme l'enfant de notre chair et de notre âme. Deux ou trois grandes choses, reçues de toute la tradition chrétienne, ont rendu cette vérité sensible en quelque sorte.

Premièrement, Jésus a voulu entrer au milieu de nous par la voie de l'enfance. Il lui a fallu une Mère. Mais, au sujet de la Sainte Vierge qui lui a servi de mère, il a dit ces mots révélateurs : « Elle est plus heureuse de m'avoir conçu en son esprit et en son cœur que de m'avoir conçu en sa chair... De sorte que vous-mêmes, mes disciples, vous êtes pour moi, si vous le voulez, comme si vous étiez ma mère. » Le mystère de cette enfance historique n'a donc peut-être pas de plus haute portée que d'attester la formation mystique du Christ en nous.

Deuxièmement, Jésus a voulu rester au milieu de nous dans l'état de substance, se réduisant pour cela à quelque chose qui rappelle l'embryon même de l'enfance. Or, sous cette invention prodigieuse, il est à la fois, il faut oser le dire, le nourricier mais aussi le nourrisson de tout son monde : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, il demeure en moi, mais moi aussi je demeure en lui (2). » Le mystère de cette substance eucharistique, sans aucun doute, opère et signifie plus que tout la formation mystique du Christ en nous.

(1) Eph., IV, 4, 12-13.
(2) Jean, VI, 56.

Enfin, ce n'est pas tout de le recevoir comme tel, ce mendiant divin, lui en sa personne : il veut être pareillement choyé en la personne des siens. Ce que l'on fait au plus petit de ses enfants, c'est toujours comme si on le faisait à lui enfant. Sous les traits notamment des petits et des pauvres, des naissants et des mourants, c'est toujours le même Christ en quête du même amour. Ne le privons donc jamais de vivre et de grandir, ne le laissons pas orphelin. Soyons-lui à notre tour paternels et maternels. C'est un lien auquel il tient beaucoup.

*
* *

Il faudrait maintenant montrer comment la charité du Cœur de Jésus ajoute à tous ces liens qui sont de la plus réelle parenté, tous ceux, non moins réels et plus prenants, je crois, de la plus véritable amitié. De sa liaison avec nous, c'est le côté le plus hardiment et le plus hautement spirituel. Mais disons-nous bien que ce côté n'est pas plus fictif et est aussi fondé que les précédents. Il repose, lui aussi, sur des faits. Il suppose de réels tête-à-tête et de vrais cœur-à-cœur. Et nous devons reconnaître que Notre-Seigneur y a largement pourvu. Il s'est attaché à nous comme le plus parfait et le plus fidèle ami. Il est au suprême degré l'ami de choix. Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier.

Les parentés, en tant que telles, ne se proposent pas, elles s'imposent, elles sont pour ainsi dire dans la nature même des personnes et des choses. Le propre de la pure et libre amitié, au contraire, est d'avoir à se chercher et à se prouver. Nous savons bien que Notre-Seigneur a donné à ceux de son temps les marques les plus solides, les preuves les plus fondamentales de la pure amitié. Mais nous devons savoir aussi qu'il étendait du même

coup cette même amitié à ceux de tous les temps. Il le faisait comme invinciblement, et librement cependant, par l'ampleur même de son être et par la charité de son grand Cœur. Aussi la chrétienté ne s'y est pas trompée : à tous les âges, elle a toujours considéré comme dit et fait à elle-même ce que le divin Ami a dit et fait à ceux du premier âge, et elle a, en cela, tout à fait raison.

Pour créer une pareille amitié et pour la faire durer, il faut des conditions recherchées et des communications raffinées. Quand on sait combien la rencontre en est rare et la réalisation difficile, on se rend mieux compte de tout ce que Jésus a dû mettre de lui dans son amour pour nous. Il y a prodigué, si l'on peut dire, toute sa spiritualité humaine, l'adjoignant à ce qu'il a de plus tendre et de plus exquis dans sa divinité. Comme Homme et comme Dieu, il est quelqu'un qui nous dit : De moi vous savez tout, de moi vous avez tout, je suis vôtre entièrement; vous êtes mes amis si vous faites seulement ce que je vous dis, si vous pensez seulement qui je suis; ayez toute ouverture avec moi, toute confiance en moi; j'ai lié mon sort au vôtre, je veux qu'où je suis vous soyez avec moi. C'est bien ce qu'il nous faudrait considérer plus à fond, si nous voulions voir à quel point Notre-Seigneur nous prend dans son amitié. Il nous faudrait regarder ce qu'il y apporte de prédilection et de préférence pour nous, ce qu'il y entretient de véritable présence en nous et d'union avec nous, ce qu'il y manifeste comme exigence d'intimité avec lui et de conformité avec lui. Il nous apparaîtrait ainsi comment nous n'avons point d'ami approchant de celui-là !

Passe-Prest.

fr. R. Bernard, O. P.

La Personnalité filiale de Jésus

Volontiers nous dirions à Jésus comme Philippe : « *Ostende nobis Patrem, et sufficit nobis :* Montrez-nous le Père, et cela nous suffit » (Joan., XIV, 8). Et, en effet, c'est la suffisance parfaite, car c'est le terme. Mais Jésus est la voie. Et Jésus, à notre prière, répondra comme à celle de Philippe : « *Philippe, qui videt me videt et Patrem :* Philippe, celui qui me voit voit aussi le Père » (Joan., XIV, 9). Même parmi les hommes, nous connaissons bien ce proverbe : « Tel père, tel fils. » A plus forte raison est-ce vrai quand il s'agit de celui qui est le Fils parfait du Père parfait. La personnalité toute filiale de Jésus-Christ nous montre quel est le Père d'un tel Fils.

Fils, le Christ l'est par sa personnalité divine, — seconde Personne de la Sainte Trinité, Verbe, Fils éternel du Père. Et cette personnalité filiale, il l'a communiquée à son humanité. Aussi toute la plénitude de grâce et de vérité qui est dans son humanité est seulement ce qui convient au Fils. En Jésus il y a la personnalité toute filiale; en Jésus il n'y a rien d'autre à comprendre, à admirer, à imiter que le Fils. Il est le Fils incarné. Et son œuvre, celle pour laquelle, sans quitter le sein du Père, il est venu sur la terre, c'est de vivre filialement sur la terre comme dans le ciel; et c'est d'amener ainsi à la vie filiale un grand nombre de frères. Et alors, au

terme, il pourra dire, dans sa prière sacerdotale : Père, je vous ai glorifié sur la terre, je vous ai montré, je vous ai fait connaître dans mon attitude filiale, et j'ai consommé ainsi toute l'œuvre que vous m'aviez donné à faire : vivre filialement et faire vivre filialement sur la terre comme au ciel. Jésus, ici-bas, a agi et a parlé toujours en Fils qui glorifie son Père.

1° Regardons son *action*. — Une image humaine qui peut nous traduire un peu ce qu'est l'action de Jésus, c'est l'action du fils aîné dans une famille patriarcale. Le fils aîné, dans une telle famille, est une personnalité qui est intime du père; une personnalité dans laquelle le père revit, dans laquelle le père vit; une personnalité qui entre dans l'œuvre du père, dans son champ, dans sa vigne, — une personnalité qui fait ce que le père lui a montré, lui a appris, une personnalité qui poursuit l'œuvre de vie dans le sens où elle a été commencée par le père. Les intérêts de ce fils sont les intérêts de son père.

Mais si cette image n'est pas inutile comme introduction, au-delà d'une image naturelle, toujours imparfaite, discernons la réalité divine : « Je ne peux rien faire de moi-même », nous dit Jésus. « Je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé » (Joan., v, 30). Il insiste : « Oui, oui, je vous le dis — *Amen, amen, dico vobis* —, le Fils ne peut rien faire de lui-même, si ce n'est ce qu'il voit faire au Père; et tout ce que fait le Père, le Fils le fait pareillement, parce que le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait » (Joan., v, 19-20). « Je ne suis pas venu de moi-même; c'est lui, le Père, qui m'a envoyé » (Joan., vii, 28).

Commençons à remarquer cette délicatesse filiale de Jésus, soucieux que l'on rapporte bien tout ce qu'il fait à son Père : « Je ne peux rien faire de moi-même... Le

Fils ne peut rien faire de lui-même... C'est le Père qui m'a envoyé... » Et puis regardons-le à l'œuvre un peu dans le détail, ce Fils : C'est tout l'Évangile qu'il faudrait lire.

A douze ans, quand il monte au temple, la première fois qu'il manifeste une initiative personnelle, il prend soin que cette initiative soit rapportée à la volonté de son Père : « Il faut que je sois dans les affaires de mon Père » (Luc, II, 49). C'est la première fois qu'il affirme sa personnalité dans une action propre. Mais « le Fils ne peut rien faire de lui-même ». Alors : « Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois dans les affaires de mon Père ? »

Lorsque plus tard, dans ce même temple, il chassera ceux qui s'y occupent des affaires de ce monde et non pas des affaires de son Père, il s'écriera, trahissant le mouvement de son âme filiale : « Ne faites pas de la maison de mon Père une maison de négoce » (Joan., II, 16). A ce moment, où il montre son autorité, il est encore purement et simplement dans l'attitude filiale.

Au bord du puits de Jacob, dans la chaleur de midi, dans le plein de son œuvre, de sa recherche, il déclare : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre » (Joan., IV, 34). Il peut en vérité nous affirmer : « Je fais toujours ce qui plaît à mon Père » (Joan., VIII, 29). Le « *toujours* » est exhaustif : le Christ ne fait *que* cela.

Au moment de sa Passion, il le marquera plus clairement encore : « Afin que le monde sache que j'aime mon Père, levez-vous, sortons d'ici » (Joan., XIV, 31). Et c'est ainsi qu'il entre dans la carrière de ses souffrances.

A Gethsémani, nous l'entendrons priant ainsi : « Père, mon Père, toutes choses vous sont possibles; faites passer ce calice de moi; mais non pas ce que je veux, mais ce que vous voulez » (Marc, XIV, 36; Matth., XXVI, 39). Et ainsi il est obéissant jusqu'à la mort de la croix, jusqu'à

son grand cri : « Père, entre tes mains je donne ma vie » (Luc, xxiii, 46).

Les actes du Verbe fait chair sont des enseignements. Ce sont les faits qui parlent. Eh bien! cette Sagesse clame par ses actes l'union au Père, la réception de la vie du Père, l'obéissance d'amour au Père.

2° Méditons maintenant les *paroles* de Jésus.

Ses paroles sont la précision, l'explicitation de ce que ses actes disent; elles sont un peu comme la forme dans les sacrements, qui explicite, qui précise le geste, l'action. Aussi ne nous étonnons pas de retrouver dans les paroles de Jésus les mêmes manifestations de vie toute filiale que nous venons de voir dans ses actes : « Ma doctrine n'est pas mienne (Joan., vii, 16). C'est bien sa doctrine, sa vérité, parce qu'il la possède personnellement, mais elle n'est pas sienne, parce que la source de cette doctrine, c'est le Père : « *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me.* » — « Celui qui croit en moi ne croit pas en moi... » (Joan., xii, 44). Apparente contradiction : « Celui qui croit en moi ne croit pas en moi, mais il croit en celui qui m'a envoyé. » — « Et celui qui me voit, voit celui qui m'a envoyé. » Celui qui me voit au-dedans, qui plonge dans ce que je suis, voyant que je suis purement Fils, voit le Père, car le Fils n'est que pure relation au Père. Dans la mesure où le regard de notre âme, avec la grâce de l'Esprit filial, voit en lui le Fils, elle voit celui qui l'a envoyé, celui de qui il tient sa vie de grâce et de vérité, le Père (Joan., xii, 45).

« Je n'ai pas parlé de moi-même » (Joan., xii, 49). (Je n'épuise pas les textes évangéliques, j'en accumule seulement quelques-uns pour faire prendre conscience de l'insistance du Maître filial, de la sainte obsession d'esprit filial qui est en Jésus.) Je n'ai pas parlé de moi-même.

Mais celui qui m'a envoyé, le Père, m'a donné mandat de ce que je dirais; et c'est cela que je dis. » Le Christ s'enfonce dans cette obéissance de pensée : « *Ipse mihi mandatum dedit quid dicam et quid loquar.* » Remarquons tout de suite que si quelque chose nous coûte, c'est bien cette obéissance de pensée : c'est de recevoir mandat de ce que nous devons penser, dire intérieurement (*quid dicam*) et dire extérieurement, en le manifestant au dehors (*quid loquar*). Le Christ, lui, exulte dans cette obéissance. « Les choses que je dis, je les dis comme le Père me les a dites » (Joan., XII, 50).

Jésus ne parle que pour faire connaître son Père. Nous disions tout à l'heure que l'affirmation : « Je fais toujours ce qui plaît à mon Père » est une affirmation exhaustive : le Christ ne fait *que* ce qui fait plaisir à son Père. De même, il ne parle *que* pour faire connaître son Père. En quelques cas, il s'est arrangé pour que nous le comprenions plus clairement. Ainsi, avant la résurrection de Lazare, au moment où il va faire passer par son verbe humain la puissance de vie, de résurrection, où il va parler avec puissance créatrice, écoutons-le : « Père, je te rends grâces de ce que tu m'as exaucé. » Et puis il explique : « Moi, je savais bien que tu m'écoutes toujours. Mais pour le peuple qui m'entoure j'ai dit, afin qu'il croie que c'est toi qui m'as envoyé » (Joan., XI, 41-42). Délicatesse filiale. Jésus tient à nous faire remarquer qu'il ne se sert de son verbe humain, assumé par le Verbe divin, qu'afin que nous croyions qu'il est sorti du Père et qu'il donne la vie du Père. « Moi, je savais bien que tu m'écoutes toujours, mais pour le peuple qui m'entoure j'ai dit, afin qu'il croie que c'est toi qui m'as envoyé. » Et ayant dit cela, ayant explicitement rapporté à son Père sa puissance de Maître de la vie, il crie d'une voix forte : « Lazare, viens dehors », viens à la

vie, à la vie symbole de la vie du Père, de la résurrection éternelle.

Pendant sa Passion, nous savons comme le divin agneau se tait. Il se laisse conduire à la boucherie sans élever la voix. Mais, à un moment, le grand-prêtre l'interroge : « Es-tu le Christ, le Fils du Dieu béni ? » (Marc, XIV, 61.) Et alors Jésus parle : « *Jesus autem dixit illi...* » Si l'on veut qu'il se taise, il ne faut pas lui demander s'il est le Fils du Dieu béni, parce qu'alors tout son être divin et humain crie : « Je suis le Fils du Père. *Ego sum.* »

Le voilà, le témoignage, le résumé de tout le témoignage du Christ, de celui qui est, par nature, par sa personnalité et par sa grâce, le témoin du Père.

Après que le Christ eût agi et parlé ici-bas, vint l'heure de son retour à son Père. Dans l'exultation, combien de fois ne répète-t-il pas : « Je vais au Père » ? « Maintenant, Père, je viens à toi » (Joan., XVII, 11). « Je monte vers mon Père et votre Père » (Joan., XX, 17). Écoutons mieux encore la filiale et libre confiance : « Et maintenant à ton tour, Père, glorifie ton Fils » (Joan., XVII, 5). Le Christ a glorifié son Père sur la terre : « Et maintenant à ton tour, Père, glorifie-moi de la gloire que j'avais en toi avant que le monde fût », c'est-à-dire : Père, fais partager par mon humanité la pure clarté de ma personne divine, qui est le pur éclat de la lumière éternelle « *candor lucis aeternae* », le pur reflet de la majesté de Dieu, « *speculum sine macula Dei majestatis* » (Sag., VII, 26). Et cette divine gloire, cette parfaite transparence de la lumière divine, que je demande en partage pour toute mon humanité, cette divine similitude que je veux sans aucune ombre en ma nature corporelle, c'est encore pour ta gloire, Père : « Père, glorifie ton Fils pour que ton Fils te glorifie » (Joan., XVII, 1).

Le cercle est achevé. Nous voyons ainsi l'Incarnation issue du Père et faisant retour à la gloire du Père. Le Verbe incarné est venu seulement sur la terre pour manifester le Père par ses actes et ses paroles. « Glorifie-moi », prends cette humanité pour qu'elle soit clairement remplie de ta vie, et ce sera pour ta gloire.

Et, dans la sainte ivresse de la communion sacerdotale, le Christ demande l'union filiale, non seulement pour la nature humaine qu'il a prise en unité de personne, mais pour toute l'humanité rachetée qu'il veut entraîner dans la gloire de son Père, pour qu'elle soit le pur rayonnement de Dieu. « Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis », dans la gloire du Père, dans le sein du Père, « ils soient eux aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée avant la constitution du monde », la gloire qui est en Toi.

Voilà un peu ce qu'est l'action filiale, la vie filiale du Christ Jésus ici-bas et au moment où il remet le royaume à son Père.

Est-ce que cela ne nous fait pas découvrir le Père ? Nous avancerons, conduits par Jésus, dans cette découverte du Père; mais, tout de suite, déjà, est-ce que nous ne soupçonnons pas un peu quel est ce Père qui suscite une telle adhésion, qui appelle un tel don ? Dans ce don filial du Fils, est-ce que nous ne comprenons pas un peu le don du Père au Fils ?

Le Christ n'avait pas besoin d'insister beaucoup auprès des Juifs auxquels il s'adressait, sur la majesté, l'infinité, l'éternité, la toute-puissance, la souveraineté parfaite de Dieu. Toute la formation du peuple monothéiste l'avait préparé à saisir un peu les grandeurs transcendantes de Dieu. Par contre, le Christ avait besoin de faire comprendre à ce peuple à la nuque roide, à ce peuple

qui pourtant était le peuple fils — mais qui n'avait pas su vivre filialement — l'effusion paternelle. Aussi, à propos de Dieu, enseigne-t-il surtout la communication du Père, ce par quoi le Père est proprement Père. Il n'insiste pas beaucoup sur les perfections infinies de Dieu, mais il insiste sur la communication du Père. Et il dit : « Comme le Père a la vie en lui, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même » (Joan., v, 26).

Cette infinité de la nature de Dieu, cette grandeur, cette richesse de la nature divine, elle est vie dans le Père. Elle est vie, car elle est possédée consciemment, en un acte intérieur de parfaite lumière. Or, cette vie infinie, le Père ne la garde pas pour lui seul; il a donné au Fils d'avoir la vie en lui, il a donné la vie sans réserve à son Verbe éternel en qui il a mis ses complaisances. Et par l'Incarnation et la Rédemption, il a voulu gratuitement mettre sa vie en l'humanité du Christ et en tous ceux qui sont les frères du Fils par nature.

Comme le Père a la vie en lui, la vie simple, totale, infiniment rassasiante, il a donné au Fils d'avoir la vie en lui, au Fils aîné, et à tous ceux qui sont les frères de ce Fils.

D. Lallement.

La prière de demande

Le premier rôle de la vertu de religion dans notre vie surnaturelle est de nous mettre en état de faire hommage à Dieu des biens que nous avons reçus de lui, et tout d'abord de ces biens intérieurs qui ne sont pas seulement des avantages, des commodités, des richesses, mais qui sont nous-mêmes, nos deux grandes facultés humaines d'intelligence et de volonté. Par l'acte de dévotion, nous l'avons vu (1), nous faisons hommage à Dieu de notre volonté, motrice de toutes nos activités, et cette offrande, à cause de son universalité, est capitale. Par la prière, entendue au sens propre et précis de prière de demande, nous lui faisons hommage de notre intelligence, et cette offrande, second acte intérieur de la vertu de religion, est plus précieuse encore que la première : elle porte sur une matière moins étendue, mais de qualité plus haute. Notre intelligence est en effet supérieure à notre volonté : elle nous apparente aux esprits angéliques, à Dieu lui-même; elle forme le fond, la substance de notre capital proprement humain et la volonté la suppose; elle est en notre patrimoine naturel le grand don du ciel; elle connaît le vrai et éclaire toutes nos activités.

Nous ne nous rendons pas assez compte, peut-être, de son rôle souverain dans la conduite même de notre vie.

(1) *Cf. La Vie Spirituelle*, mai 1936.

Par notre volonté nous pouvons bien aimer, désirer toutes sortes de biens et tendre à leur possession d'un très vif élan. Mais si nous ne discernons pas d'une manière précise la voie à prendre pour les atteindre, si nous ne voyons pas les moyens à employer, nous sommes réduits, malgré la force de notre vouloir, à une complète et douloureuse impuissance. A l'intelligence de nous montrer la route, de nous indiquer les étapes à parcourir. Qu'il s'agisse d'une longue et difficile entreprise ou de la plus simple de nos besognes quotidiennes, elle seule peut décider : « Pour accomplir la loi divine, voilà ce que tu dois faire ; pour parvenir où tu veux aller, il te faut prendre tel chemin et puis tel autre. » Elle éclaire chacun de nos pas, détermine chacune de nos démarches, adapte notre effort à la diversité des situations. Sans elle notre volonté demeurerait une énergie stérile ; sans elle nous serions semblables aux aveugles et dans une condition pire encore. Sans doute, après avoir vu il faut entreprendre, réaliser, et là aussi on peut défaillir. Mais agir sans avoir la moindre notion de ce qu'il faut faire serait la plus cruelle, la plus désolante, la plus désespérée des situations.

De ce grand don de l'intelligence, la religion nous oblige à rendre hommage à Dieu par la prière. Comme notre volonté, notre raison doit s'incliner avec révérence devant la majesté et la souveraineté divines, reconnaître sa propre dépendance, dire sa soumission à l'Intelligence incréée, confesser devant celle-ci ses limites et, avec les siennes, toutes les nôtres. Chargée de conduire nos activités, elle s'aperçoit, si elle est droite, que de toutes les voies qu'elle nous ouvre aucune ne nous permet de nous passer du secours divin. Elle doit donc à chaque instant nous redire : « Voilà le chemin à prendre, mais tu ne peux y marcher sans l'aide de

Dieu. » Bien souvent même sa propre lumière vacille et elle doit nous déclarer : « Ton chemin, je ne le vois qu'en gros ; son tracé précis m'échappe. Ma vue est trop courte, ma sagesse trop incertaine. Pour connaître ta route avec exactitude et sûreté, il faut que Dieu lui-même t'éclaire ; fais appel à ses inspirations intérieures et à ses représentants. » Aveu plus humiliant que le premier, confession plus radicale de sa dépendance et de notre dépendance ; mais aussi hommage plus profond à la souveraineté de Dieu.

Nous sommes si superficiels, si irréfléchis, que nous ôtons toute signification aux plus grands actes de notre vie spirituelle. Nous ne prenons pas conscience de l'éminente dignité de notre raison, de notre raison éclairée par la foi, ni de la grandeur de son office comme lumière de nos activités ; par suite, nous n'avons aucun sentiment de la valeur religieuse de cet aveu qu'elle doit souvent nous faire : « Sans le secours de Dieu je ne puis même pas discerner ton chemin. » Attachés par routine à des riens, nous n'apportons pas d'attention à cette confession de notre impuissance, à cette reconnaissance du besoin que nous avons de l'aide et de la lumière divines; nous escamotons le grand geste d'hommage qu'elle devrait provoquer en notre âme et que Dieu attend de nous. Pourquoi agissons-nous ainsi ? Surtout par légèreté. Mais aussi par orgueil. Notre raison répugne à cet aveu. Il y a en elle, à cause de son imperfection même, quelque chose de trouble et de fumeux ; elle a peine à voir ses limites, se croit volontiers indépendante, se montre revêche à l'égard de toute supériorité, même de la supériorité divine. En outre, lorsqu'elle nous déclare : « Tu ne peux rien sans Dieu, ni marcher, ni même voir ta route », notre volonté tend à se révolter : « Peut-être ne puis-je rien sans Dieu,

mais il ne me plaît pas de lui tendre la main. Je veux aller seul et tenter l'aventure. »

C'est en face de ce désordre, pour rectifier ces dispositions coupables, qu'intervient la vertu de religion. Tout son goût à elle est de profiter des limites de notre intelligence pour y trouver matière à ce profond hommage à Dieu qu'est la prière. Elle saisit avec joie l'occasion qui s'offre ; elle nous fait dire : « Sans Dieu je ne puis rien de bon, rien d'efficace. Pour marcher, pour voir mon chemin même, je dois demander son aide. Tant mieux, car en lui tendant ainsi la main je lui ferai honneur. » Telle est la valeur, la profonde valeur religieuse de la prière. Certaines doctrines de spiritualité ont voulu, de manière plus ou moins radicale, l'éliminer de la vie intérieure des parfaits (ou de ceux qui se croient tels), sous prétexte de plus grand désintéressement, d'abandon plus absolu. Certaines âmes jugent mieux de ne rien demander à Dieu, au moins pour elles-mêmes. Il y a là une erreur manifeste. Sans doute, nous devons toujours demeurer prêts à nous en remettre purement et simplement à la volonté divine. Mais cette disposition, qui doit se trouver au fond de toutes nos prières, ne doit pas nous empêcher de prier. La prière ne s'oppose pas à l'abandon ; elle le complète. Nous rendons à Dieu le plus grand hommage qui soit en lui demandant de nous montrer notre chemin, de nous conduire, de nous donner lumière, force, constance, de nous faire avancer sans écarts. La vertu de religion nous pousse sans cesse à le solliciter ainsi et à confesser de la sorte à son honneur que par nous-mêmes, et malgré les dons déjà reçus de lui, nous ne pouvons arriver à rien, que nous avons toujours besoin de sa lumière, de son appui, de son pardon. Même si nous ne devions pas être exaucés et que notre prière fût pour nous sans pro-

fit spécial, elle garderait cette incomparable valeur religieuse. Jamais donc, même à nous en tenir à cet unique point de vue, nous ne prierons assez. Faisons-le seulement comme il faut, en inclinant avec respect devant Dieu ce qu'il y a en nous de plus haut et de plus légitimement fier, notre raison éclairée par la foi. Ayons à cœur d'être exaucés, certes : notre condition l'exige et l'efficacité de nos requêtes, elle aussi, honorera Dieu. Mais cherchons avant tout à proclamer par ces requêtes la souveraineté divine et notre dépendance.

Ainsi la prière de demande est-elle un bel acte de la vertu de religion. Il faut ajouter d'un mot, pour en saisir toute la grandeur, que, si elle demeure vraiment chrétienne, elle a pour inspiratrice la reine des vertus surnaturelles, la charité. En toute demande s'exprime un désir. Or l'âme en état de grâce (et c'est d'elle dont il s'agit ici) a pour désirs fonciers les désirs nés de la charité. Vivant de la vie divine, elle aime par-dessus tout le bien divin. Toutes les fois que ce bien divin lui est montré présent et possédé, en Dieu, en elle-même, dans le prochain, elle s'en réjouit. Toutes les fois qu'en un point donné il n'a pas acquis le développement et la stabilité qu'il comporte, elle souhaite son progrès. La prière chrétienne jaillit de ces désirs. C'est donc la charité même qui nous la commande et l'emploie à son service. Aussi, loin de demeurer étroite et mesquine, elle embrasse en ses requêtes tout ce que cette vertu comprend en ses souhaits; elle a les mêmes objets et observe le même ordre. Avant tout, elle implore l'achèvement du bien propre de Dieu, de son bien extérieur s'entend, de sa gloire extérieure; sous la forme enseignée par le Christ ou une forme équivalente, avec ou sans paroles,

elle redit avant tout la première partie de l'oraison dominicale : « Que votre nom soit sanctifié; que votre règne arrive; que votre volonté soit faite. » Puis elle demande pour nous-même la glorification du ciel, tous les secours nécessaires pour y atteindre et, au service de ce bien suprême, tout notre bien humain d'esprit et de corps. Enfin elle sollicite pour la foule innombrable du prochain les mêmes dons que pour nous, se fiant à Dieu pour obtenir en chaque cas ce que décideront sa sagesse et son amour.

*
* *

La prière se développe en mouvements successifs. On y distingue trois moments : l'appel ou interpellation de Dieu, la requête proprement dite, la présentation des motifs qu'a le Très-Haut d'accueillir favorablement notre demande. L'Église nous en instruit par l'exemple de ses oraisons liturgiques, particulièrement de ses « collectes », leur type achevé.

Le premier de ces moments est l'interpellation de Dieu. La prière ne peut se concevoir sans cet avant-propos. Si simple et si réduite qu'elle soit, elle se présente comme un discours adressé à Dieu, et ses lois ne sont pas différentes de celles qui régissent nos discours à nos semblables. Lorsque nous prenons l'initiative d'adresser la parole à l'un de ceux-ci, s'il ne s'agit pas de poursuivre une conversation déjà entamée, nous commençons par le rendre attentif, et, pour cela, nous l'interpellons en prononçant son nom : « Un tel. » C'est un préambule nécessaire de l'avertir par cet appel du désir que nous avons de lui parler, afin qu'il tourne son attention vers nous. De même, en commençant de parler à Dieu, nous devons lui signifier, en prononçant son nom, notre in-

tention de lui dire quelque chose. Ainsi fait l'Église, et Notre-Seigneur lui-même, dans le modèle de prière qu'il nous a donné, nous a recommandé d'observer cette règle et de commencer par interpeller Dieu par son nom : « Notre Père », ou, selon la version si belle de saint Luc : « Père ».

Bien souvent, nous n'attachons pas d'importance à ce début. C'est pourtant un moment très solennel. Nous sommes déjà hardis de prendre la liberté d'interpeller un de nos semblables pour qu'il se tourne vers nous et se rende attentif, surtout s'il s'agit d'un supérieur ou d'une personne qui ne nous est pas familière. Aussi atténuons-nous souvent cette hardiesse par des formules de politesse, nous nous excusons. Combien sommes-nous plus audacieux d'interpeller Dieu, notre créateur et souverain maître! D'un autre point de vue aussi, cet appel a une valeur incomparable : c'est le moment contemplatif de la prière. Nous y élevons notre esprit et notre cœur vers Dieu, nous y prenons contact avec lui, nous nous unissons à lui par un mouvement de notre foi.

« La Mère de Ponçonas, fondatrice des Bernardines réformées en Dauphiné, étant à Ponçonas pendant son enfance, il lui tomba entre les mains une pauvre vachère, laquelle d'abord lui parut si rustique qu'elle crut qu'elle n'avait aucune connaissance de Dieu. Elle la tira à l'écart, où elle commença de tout son cœur à travailler à son instruction. Cette merveilleuse fille la pria avec abondance de larmes de lui apprendre ce qu'elle devait faire pour achever son *Pater*, car, disait-elle en son langage des montagnes, je n'en saurais venir à bout. Depuis près de cinq ans, lorsque je prononce ce mot *Pater* et que je considère que celui qui est là-haut, disait-elle en levant le doigt, que celui-là même est mon Père, je pleure et je demeure tout le jour en cet état en gardant mes

vaches (1). » Nous sommes là, sans doute, en face de grâces particulières données à une enfant solitaire. Elles manifestent cependant la valeur contemplative de cette audacieuse interpellation du Très-Haut qui ouvre nos prières. Mettons-y donc le sérieux et l'attention qui conviennent. Souvent même nous pourrions développer et prolonger ce mouvement selon nos aptitudes et les circonstances. S'il arrive que nous n'allions pas plus loin, comme la petite paysanne des Alpes, tant mieux : nous n'aurons pas fait une prière, mais quelque chose de plus haut, une oraison contemplative.

Normalement cependant, en notre pensée, cet appel introduit une demande. A cause de cela, il faut toujours y mettre quelque chose qui avertisse Dieu de notre spécial dessein et qui le dispose à écouter non pas n'importe quel discours, mais précisément une requête. Il faut donc joindre à son nom les qualificatifs convenables, ceux qui expriment sa toute-puissance secourable et manifestent notre espoir en elle. L'accomplissement de nos désirs de charité, objet de nos prières, dépasse nos forces et toutes les forces créées. Il dépend de Dieu; et c'est pourquoi, afin de l'obtenir, nous nous tournons vers lui. Nous pouvons le faire avec confiance. Il nous a promis tous les secours nécessaires pour parvenir à sa bienheureuse possession, et il a mis en notre âme la vertu d'espérance pour que nous nous fiions sans hésiter à cette promesse. C'est ainsi, affermis et changés en espoirs, que les désirs de notre charité nous poussent à prier. Il convient que nous exprimions à Dieu cette confiance en invoquant

(1) *La vie de la Mère de Ponçonas* (*1602-1657*), *institutrice de la Congrégation des Bernardines réformées en Dauphiné*, Lyon, 1675, p. 26. — Cité par H. Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. II, L'invasion mystique (Paris, Bloud et Gay, 1921), p. 66.

ceux de ses attributs sur lesquels elle s'appuie : sa toute-puissance qui seule peut accomplir nos souhaits, sa miséricorde qui nous rend secourable cette puissance. Le mot « Père » dit tout cela et suffit à lui seul. Mais si nous avons appelé Dieu « Mon Dieu » ou « Seigneur », nous devons ajouter quelque épithète appropriée : Dieu tout-puissant, Dieu tout-puissant et miséricordieux. Ainsi fait l'Église en ses oraisons, et ce n'est pas là, retenons-le, bavardage sans pertinence.

Après ce premier mouvement, simple et riche à la fois, nous formulons notre requête. Pour exposer à Dieu notre détresse, nous pouvons procéder de diverses manières. Soit lui dire tout droit, de façon déterminée : « Je vous demande telle chose »; ou bien nous contenter de mettre sous ses yeux, en bloc, toute notre misère, sans rien préciser : « Je ne suis qu'indigence; j'ai besoin de tout. » Et dans les deux cas ou bien employer un langage très simple : « Donnez-moi ceci »; ou bien avoir recours à une forme plus pathétique, implorer, supplier. Ainsi pour solliciter nos semblables savons-nous varier nos formules et mettre en nos diverses requêtes notre âme vivante, avec toute la gamme de ses sentiments. Ayons, pour parler à Dieu, le sens de ces nuances.

Enfin, nous essayons d'incliner le Très-Haut à bien accueillir notre demande. Pour cela, nous lui alléguons, comme aux créatures, les motifs qui, à notre avis, l'engagent à nous exaucer. Nous pouvons prendre ces motifs de son côté ou du nôtre. De son côté, ce sont ses perfections mêmes : son amitié pour nous, sa paternité de grâce, sa souveraineté, sa toute-puissance secourable. Ce

sont aussi les grandes œuvres par où il nous a rendu sensibles ces perfections, ses grands bienfaits antérieurs, communs à toute l'humanité ou personnels : son Fils mort sur la Croix, la grâce de notre baptême et tant d'autres. Comment, après tout cela, concevoir que nous ne l'intéressions plus ? De notre côté, nous ne pouvons qu'invoquer notre misère même, lui présenter de nouveau notre indigence : « Voyez, je suis pauvre. » Nous n'avons pas d'autre titre. Jadis, en certains villages de campagne, des mendiants se présentaient régulièrement; ils revenaient chaque saison, chaque mois, parfois chaque semaine. En se présentant, ils disaient : « C'est moi, vous me connaissez, je suis un habitué : je suis déjà venu tant de fois. » Langage bien persuasif, en effet, et qui faisait répondre : « Soyez les bienvenus. » Disons ainsi au bon Dieu : « C'est moi, vous me connaissez : je suis déjà venu, je suis un habitué de votre assistance. Donnez-moi encore. » A ce propos très simple, il suffit de mettre la nuance de profonde révérence que comporte toujours la vertu de religion. Ne cherchons pas midi à quatorze heures, nous imaginant qu'il faut nous y prendre toujours avec Dieu autrement qu'avec les créatures.

Et, pour conclure, alléguons toujours notre titre indiscutable, celui qui laisse Dieu, pour ainsi dire, sans réplique : les mérites de Jésus-Christ, au nom et par l'autorité de qui nous prions, avec qui nous ne faisons qu'un. « Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils. » Quand nous avons dit cela, nous pouvons être tranquilles, Dieu nous exaucera : devant lui se trouve représenté tout le mystère de la Rédemption et les droits que nous en tenons. Ainsi l'Église termine-t-elle toujours ses oraisons. Pourquoi, sots que nous sommes, n'avons-nous guère l'habitude de terminer ainsi les nôtres ?

Tels sont les trois moments de la prière : une déférente interpellation; des manières diverses mais toujours simples et délicates de dire ce dont nous avons besoin; l'adroit rappel des perfections divines, de notre misère, des mérites de notre Sauveur. Ainsi doit-elle se développer, religieuse et vivante, selon les belles lignes dont l'Église même nous donne l'exemple. Les collectes de la messe ne sont pas longues, quelquefois trois lignes, mais tout y est. Prenons modèle sur leur plénitude.

fr. A. Lemonnyer, O. P.

Notes de direction

Garder le contact avec Dieu

Notre désir de nous insérer dans le plan divin pour le réaliser en nous et dans le monde ne doit pas nous conduire à un dangereux « activisme ». Notre zèle, si total qu'il doive être, doit se tenir dans la ligne divine, tendre vers la finalité voulue par Dieu, et demeurer sous son impulsion constante.

L'oraison de « *Pretiosa* », au rit dominicain, est à cet égard particulièrement expressive : « *Actiones nostras, quæsumus, Domine, aspirando præveni et adjuvando prosequere, ut cuncta nostra operatio a te semper incipiat et per te cœpta finiatur.* Préviens, Seigneur, nous t'en prions, nos actions en les inspirant; poursuis-les en nous aidant, pour que toute notre activité s'origine toujours à toi-même et en toi s'achève. »

Pour chacune de nos actions, il y a un moment divin, une durée divine, une intensité divine, des étapes divines, un achèvement divin. Dieu commence, Dieu accompagne, Dieu termine. Notre opération, quand elle est parfaite, est à la fois toute sienne et toute nôtre; si elle est imparfaite, c'est que nous y avons apporté nos déficiences, c'est que nous n'avons pas gardé tout au long le contact avec Dieu, c'est que nous avons marché plus vite ou moins

vite que Dieu. Notre activité n'est pleinement féconde que dans la soumission au rythme divin, dans le parfait synchronisme avec l'émission divine. Tout ce qui est en-deçà, tout ce qui est au-delà, n'est même pas de la paille pour la construction divine, mais du néant pur.

Sans doute, le bon Dieu ne nous en veut pas de nos maladresses, de nos hâtes enfantines, de nos témérités d'aveugles. Il attend son heure, qui serait celle de notre succès; il veut nous laisser expérimenter que nos excès sont les causes de nos échecs. Quand nous retombons sur notre faiblesse, reconnue par nécessité, nous recommençons de nous appuyer sur Dieu, de nous défier de nous-même, de nous fier à lui.

Il serait dangereux cependant, sous prétexte de tenir le contact avec Dieu, de tomber dans une paresse somnolente, dans une quiétude inactive. Il est souvent dans le plan divin que nous soyons bousculés. La charité nous presse tellement que nous ne pouvons refuser le travail qui s'offre à nous : tel pauvre à secourir, tel désolé à consoler, tel malade à visiter, tel bienfaiteur à remercier, telle conférence à donner, telles démarches à faire pour de pauvres gens, tel article à écrire, telle œuvre à organiser, tout cela en addition aux devoirs quotidiens, aux charges anciennes. Si vous avez commencé de vivre pour Dieu dans le dévouement à autrui, toutes les misères, toutes les infortunes se donnent rendez-vous à votre porte. Si vous avez réussi dans l'apostolat, les occasions d'apostolat se multiplient pour vous. Si vous avez porté sans défaillances des responsabilités moyennes, vous devez être prêt à en porter de grandes. Ainsi la vie même, et notre zèle, nous « embraient » dans un mécanisme accé-

léré qui nous use, faute de nous laisser les indispensables repos physiques et spirituels, et parfois, malheur plus grave, faute de « lubrifiant ». Un jour vient où la mécanique se « grippe » et se casse, tout entière, ou partiellement. Si elle continue de tourner, on y met un nouveau rouage à la place même où nous étions jugé indispensable.

Cependant, nous ne pouvions, nous semblait-il, nous refuser. N'était-ce donc pas la charité du Christ qui nous poussait? Et se donner à ses frères, n'est-ce donc pas trouver le Christ?

Aussi les plus ardents d'entre nous sont-ils doublement malheureux : leur désir de faire toujours le bien, de toujours secourir les malheureux, de toujours adapter et enseigner la vérité chrétienne, ne peut se réaliser qu'en infime partie. Même en nous imposant mille restrictions, en nous contraignant à la dure discipline des refus, nous restons débordés, et nous n'avons plus le temps de nous retrouver nous-mêmes, et Dieu, d'une façon consolante, en nous. Conflit douloureux d'une double recherche : celle du plan de Dieu à réaliser dans nos frères et celle de Dieu pur à contempler et à aimer; conflit douloureux qui ne peut se résoudre que dans l'indivisible charité.

A garder si jalousement ses heures de paix, de douce prière, de lecture spirituelle, d'oraison tranquille; à équilibrer si rigoureusement sa vie, on serait sans cesse égoïste, et déjà l'un des serviteurs infidèles. La charité du Christ nous presse. Elle nous oblige à nous donner, à nous laisser enlever, acte par acte, toute notre activité, à nous faire vraiment « tout à tous ». Pourrions-nous nous détourner chaque fois que nous sommes, pour un demi-mort rencontré sur la route, le seul prochain?

Le Christ, pourtant, se retirait sur la montagne pour prier... Avant de commencer son ministère, il se retira quarante jours au désert.

Le Christ, pourtant, savait tout le plan divin, et n'en réalisa qu'une partie. Il voulait sauver tous les hommes, mais il ne vécut parmi eux que trente ans. Il voulait ardemment le salut de tous ses contemporains, mais il n'évangélisa qu'une partie des Juifs. Et quand on voulait le presser, il savait dire : « Mon heure n'est pas encore venue. »

Le Christ, pourtant, ne pouvait souffrir aucun détriment spirituel de son activité : son union d'âme à son Père était continue.

Le Christ, pourtant, n'avait pas besoin de réfléchir pour découvrir la volonté du Père ; il connaissait, du plan de Dieu, tout l'ensemble et chacun des détails.

Il voulait rendre à son Père un pur hommage ; prendre sur son temps pour s'occuper de Dieu seul, pour le louer exclusivement en lui restituant toutes choses.

Il voulait devant Dieu, dans le silence et la solitude, ramasser en son cœur miséricordieux toute la misère humaine pour la faire sienne davantage, pour en être oppressé, pour la pleurer.

Il voulait, dans sa vie d'homme, affirmer le droit souverain de la divinité ; il voulait, à sa place capitale, se relier avec plus de netteté à chaque existence humaine, repasser en son cœur l'histoire du monde pour la redresser.

Le Christ, qui rectifiait toute l'activité humaine, ne se laissa pas entraîner par l'action. Le Christ, qui avait le

plus grand désir du salut de ses frères, se recueillit et pria.

Nous ne sommes, nous, que des disciples et des pécheurs. Nos vues sont courtes. Comment réaliserons-nous le plan divin si nous n'arrêtons pas souvent notre regard sur Dieu et sur le Christ? comment resterons-nous dans la lumière divine si nous ne nous imposons pas des moments de contact intime avec Dieu et avec le Christ? Nos plans, qui doivent participer du plan divin, en être des parties, ont chaque jour besoin d'être revisés, corrigés. Cela se fait surtout aux heures de calme, aux recueillements de l'oraison.

Après que l'action nous a mangé nos journées, nos semaines, il faut revenir à l'oraison pure pour s'y retrouver soi-même et retrouver Dieu; pour vérifier, sans passion, si l'on chemine vraiment sur les routes divines; pour entendre à nouveau en soi l'appel du Père, s'accorder aux ondes divines, brasser les voiles selon le souffle de l'Esprit. Nos plans d'apostolat ont besoin de contrôle, et d'autant plus peut-être que nos cœurs sont plus généreux. Que de fois nous voudrions trop embrasser, au-delà de la mesure de nos bras. Il faut réduire même les ambitions apostoliques pour toujours bien faire ce que l'on fait : le reste est désir à exprimer en prières, mais à laisser pour l'exécution aux autres et à Dieu.

Pour garder le contact avec Dieu, pour se tenir toujours sous l'impulsion de l'Esprit, pour ne bâtir que selon le Christ, il faut imposer périodiquement à son programme des restrictions. L'action devient nuisible qui rompt l'union à Dieu, non sans doute l'union sentie, mais l'union vraie, la fidélité jusqu'aux détails aux initiatives divines

en nous. L'équilibre des vies apostoliques ne peut s'obtenir que par l'oraison. Les saints, me dit-on, gardent à peu près dans leur activité la correspondance parfaite aux vouloirs divins. Leur action et leur oraison se compénètrent tellement qu'ils ne savent plus eux-mêmes les séparer. Les saints, cependant, se sont tous imposé des heures, des journées, des mois de retour à l' « oisiveté » de la contemplation : *otium divinæ contemplationis*.

En somme, il n'est que de vouloir tout ce que Dieu veut : dans son vouloir nous retrouvons son dessein sur nous, notre devoir précis de l'honorer, de le prier, de désirer son règne, et d'y travailler. Il arrive que notre désir dépasse de beaucoup notre action. Sachons nous en consoler : pauvres hommes à courte vue et à faible puissance, remercions Dieu de nous associer à son œuvre sur nous-mêmes et dans notre secteur d'humanité, celui-là que Dieu nous a préparé, restreint pour les uns, étendu pour les autres. A le vouloir étendre à notre gré, et non au gré divin, nous nous condamnerions à l'insuccès. Après tout, notre prière ne nous unit-elle pas à toute l'activité divine pour sauver le monde? En désirant de tout notre vouloir ce que veut Dieu, nous nous associons à tout ce qu'il fait dans l'humanité, et nous le réalisons avec Lui.

SACERDOS.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Mère Louise Marguerite Claret de la Touche et la dévotion au Sacré-Cœur

Le nom de la Mère Louise Marguerite Claret de la Touche n'est pas inconnu en France, et la publication de ses Écrits (1), au cours de ces dernières années, a eu pour résultat d'attirer bien des âmes vers cette religieuse visitandine dont la doctrine et la mission répondent si opportunément aux besoins de notre temps. Néanmoins, la nature même de ces Écrits, d'une inspiration très haute, le fait qu'ils aient été édités à l'étranger, n'en ont sans doute pas favorisé la diffusion auprès du grand public : nombreux sont encore les milieux catholiques et ecclésiastiques de notre pays qui ignorent ce que fut Mère Louise Marguerite. Un prochain ouvrage remédiera bientôt à cette insuffisance (2). S'il me fallait noter d'un mot l'impression qui se dégage de cette Vie de Mère Louise Marguerite, et plus encore peut-être de ses Écrits déjà publiés, je crois ne pas dépasser la mesure en affirmant qu'ils nous révèlent une grande mystique française. Quel est le sens de son message ?

(1) *Le Sacré-Cœur et le Sacerdoce*, Paris, Beauchesne. — *Au service de Jésus-Prêtre* : I. *Les Voies de Dieu* ; II. *Les Vouloirs de Dieu* ; III. *Les Œuvres de Dieu*; Turin, Marietti. — *Le Livre de l'Amour Infini*, Trévise. — *L'Alliance Sacerdotale Universelle des Amis du Sacré-Cœur*, Varallo. — Ces derniers ouvrages, édités en Italie, sont en vente à Paris, chez Lethielleux, et à la Librairie du Sacré-Cœur, Basilique de Montmartre.

(2) Il paraîtra sous peu, aux Éd. Desclée de Brouwer, sous ce titre : *Messagère de l'Amour Infini. Mère Louise Marguerite Claret de la Touche.*

I. — Mère Louise Marguerite et le Sacré-Cœur

Mère Louise Marguerite est une contemporaine qui pourrait être des nôtres encore à l'heure présente, et dont la mort remonte seulement à une vingtaine d'années. Ardente, certes, mais d'une ardeur appuyée par la raison et le besoin d'une logique exacte : si elle ne s'arrête pas en chemin, c'est parce qu'il est de la logique de l'amour d'aller jusqu'au bout de son élan. Avide de lumière, elle voudrait répandre autour d'elle la clarté, et son impuissance à exprimer les choses de Dieu aussi nettement qu'elle les voit, fera sa souffrance quotidienne ; il lui semblera que tout ce qu'elle écrit n'est plein que d'hérésies, tant est vif en elle le besoin de dire juste et exact. Vibrante d'amour, elle aimera, si j'ose ainsi parler, autant avec son intelligence qu'avec son cœur et ne cessera de revendiquer pour cette faculté première la place qui lui revient de droit dans la recherche de Dieu. En conséquence, ses vues et ses lumières, elle les exprimera toujours en un langage élevé, mais simple; riche, mais clair et logique; plein de chaleur et de feu, mais toujours lumineux et doctrinal. De ce fait précisément, les enseignements de Mère Louise Marguerite garderont une note d'universalité consciente et voulue, et demeureront parfaitement accessibles aux esprits les plus divers.

Si l'on cherche maintenant à quel courant de spiritualité il convient de les rattacher, c'est, à n'en pas douter, à ce courant qui, depuis le XVII[e] siècle, et particulièrement depuis sainte Marguerite-Marie, incline les âmes vers une dévotion toute spéciale au Christ et à son Cœur sacré. Non que Mère Louise Marguerite ait eu conscience de la place qu'elle y devait tenir : pas plus que la sainte moniale de Paray, elle ne se proposa de prolonger ou d'accroître un mouvement mystique déjà en formation. Elle avait peu lu d'auteurs spirituels : à part quelques ouvrages essentiels, formateurs de sa piété, et surtout la

Sainte Écriture, l'oraison fut son grand secours, et les lumières qu'elle y reçut, elle les transmit fidèlement et simplement à ceux qui avaient charge de la conduire, attendant d'eux seuls le jugement qui la confirmerait dans ses vues. Dieu, qui poursuit ineffablement ses desseins de miséricorde dans le monde des âmes, sait Lui-même créer l'atmosphère en laquelle elles vivent et qu'elles respirent sans même s'en rendre compte : Il sait surtout les orienter selon ses vouloirs et les amener au but que son Amour se propose.

Mère Louise Marguerite était Visitandine, et appartenant à un Ordre privilégié du Sacré-Cœur, elle ne pouvait pas ne pas être attirée vers le Cœur de Jésus d'une manière toute particulière. Et il n'y aurait là, à vrai dire, rien qui dut étonner ni donner lieu à plus ample recherche, si précisément la dévotion au Sacré-Cœur ne se trouvait avoir fait, chez Mère Louise Marguerite, un pas en avant considérable et comporter un développement doctrinal des plus précieux pour la piété catholique.

Les révélations que sainte Marguerite-Marie avait reçues dans son monastère de Paray, avaient eu pour principal objet de manifester au monde le cœur même du Christ, son organe de chair, comme étant le symbole de son amour pour nous. « Voici ce cœur qui a tant aimé les hommes », avait dit Jésus à la sainte voyante. Celle-ci, en conformité avec les désirs du Maître, n'eut de cesse que l'image de ce cœur ne fut représentée comme il lui était apparu, environné de flammes, et ne devint le principe d'une dévotion et d'un culte à propager dans le monde entier. La forme de ce culte devait être, avant tout, un amour réparateur par lequel les âmes s'efforceraient d'expier les fautes et les blasphèmes commis contre l'amour divin méconnu. Si cette dévotion, s'opposant à la froideur et à la rigidité du jansénisme, était alors particulièrement opportune, il faut reconnaître qu'elle n'en demeure pas moins actuelle et nécessaire à notre époque d'athéisme et de haine. L'Encyclique *Miserentissimus Redemptor*, de S. S. Pie XI, a très heureuse-

ment rappelé et sanctionné de son autorité souveraine les appels de Marguerite-Marie.

Que Mère Louise Marguerite ait eu ce sens de la dévotion au Sacré-Cœur, qui en pourrait douter ? Sa vie ne fut qu'une longue suite de souffrances, offertes généreusement à Dieu, pour le salut du monde.

> O Jésus !... écrivait-elle au début de sa vie religieuse, je me donne à Vous pour le salut et la conversion des âmes; je me donne sans partage et sans restrictions, prête à souffrir dans mon âme, dans mon corps et dans mon cœur pour expier et mériter le salut des pécheurs (1).

Mais ce n'est pas porter une moindre estime au culte du Sacré-Cœur que de l'envisager sous un point de vue doctrinal plus universel. La réparation, si importante soit-elle, n'est qu'un des aspects pratiques de la dévotion : il reste à étudier celle-ci en elle-même, à déterminer son objet, à découvrir les retentissements qu'elle peut avoir sur les autres mystères de notre salut. Marguerite-Marie avait insisté sur le cœur organique de Jésus et sur sa représentation en image : on sait les exagérations qui s'ensuivirent dans certains milieux spirituels, et les critiques, souvent justifiées, auxquelles ces exagérations donnèrent lieu. La faute n'en était pas à la sainte Visitandine, mais au manque de mesure de quelques-uns de ceux qui voulurent se faire ses interprètes. Il appartenait aux théologiens de remettre les choses au point, et de rappeler que le cœur, ici, quelque opinion scientifique que l'on ait à son sujet, a droit à être considéré par tous comme le symbole de l'amour ; que tout culte s'adresse à la personne elle-même, et qu'en vénérant le cœur du Sauveur, c'est au Sauveur Lui-même que nous rendons hommage.

Mère Louise Marguerite n'était pas théologienne. Il n'en est pas moins remarquable de voir avec quelle justesse elle envisage et comprend la dévotion au Sacré-

(1) *Les Voies de Dieu*, ch. IV, n. 36.

Cœur. Parce que le cœur de Jésus est le symbole de son amour, et que tout en Jésus est commandé par l'amour, n'est-ce pas d'abord à toute l'humanité du Christ que doit aller notre dévotion ? Parce que Jésus est le Verbe Incarné, et que notre culte s'adresse à la personne même du Verbe, n'est-ce pas tout l'amour du Verbe fait homme que nous honorons en son cœur, son amour manifesté dans tous les mystères de notre Rédemption, dans sa vie et dans sa mort, et plus spécialement dans son Eucharistie ? Relisons les pages si lucides où la Mère nous parle du Sacré-Cœur :

> Le Sacré-Cœur, c'est Jésus-Christ tout entier, Dieu et homme, Verbe Incarné. Ce n'est pas seulement son cœur de chair, battant dans sa poitrine, ce cœur humble et doux que nous adorons comme le symbole ou l'organe de son incomparable amour ; c'est tout son être, divin et humain : sa divinité, son âme, son corps, chacun de ses membres sacrés, toutes ses pensées, ses actes, ses divines paroles. Le Sacré-Cœur, c'est Dieu fait homme ; c'est Jésus-Christ humilié, livré, crucifié, expirant ; c'est Jésus-Christ Eucharistie, ineffable hostie d'amour, Jésus immolé sur l'autel, Jésus prisonnier du tabernacle... Dieu est tout entier expliqué par le mot « Charitas », car l'amour explique tout, quoiqu'il soit lui-même incompréhensible. Jésus, Lui, est tout entier expliqué par ce nom : « Le Sacré-Cœur ». Son dévouement sublime, sa bonté, sa miséricorde, toutes ses divines vertus, son sacrifice, sa mort, tout cela, son amour l'explique. Le Sacré-Cœur, c'est la Charité divine incarnée, l'Amour infini humanisé, c'est le « Charitas » de saint Jean passé dans un cœur de chair (1).

II. — De l'amour créé a l'amour increé

Il est un point cependant sur lequel, jusqu'ici, la théologie du Sacré-Cœur n'a pas beaucoup insisté, c'est

(1) *Les Vouloirs de Dieu*, ch. xvii, n. 85.

celui des rapports que la dévotion peut être appelée à envisager entre l'amour créé de Jésus et son amour incréé, entre son amour humain et son amour divin. A n'en pas douter, le culte du Sacré-Cœur a pour objet premier et principal l'amour créé du Sauveur : le cœur de chair est en effet le symbole par excellence de toute l'affectivité humaine. Mais, en Jésus, nous ne pouvons séparer l'humanité et la divinité, unies substantiellement dans la personne du Verbe. Déjà nous savons que c'est à cette personne divine que vont nos hommages, même quand nous la considérons en son humaine nature. D'autre part, l'amour créé de Jésus n'est que le reflet, la traduction humaine et sensible de son amour incréé. Pour reprendre le mot de Pascal, Jésus, c'est Dieu rendu sensible au cœur de l'homme. Il y eut en effet toujours dans le Christ une ineffable harmonie entre son vouloir divin et son libre vouloir humain; et la liberté, loin de trouver en cet accord une entrave, n'en manifestait que d'une façon plus éclatante l'acquiescement spontané de l'amour à toutes les volontés divines.

Comment, dès lors, ne pas être invités, en honorant l'amour créé et humain de Jésus, à porter son regard vers son amour incréé et divin ? Un théologien soucieux de précisions formelles pourra se demander si l'objet propre de la dévotion au Sacré-Cœur peut aller jusque-là. La liturgie, les encycliques des Papes l'inclineront avec raison vers l'affirmative. Mais la question qui nous préoccupe à cette heure n'est pas là. Beaucoup plus important est de savoir jusqu'où peut nous porter le mouvement d'âme dont l'essor prend son appui dans la dévotion au Sacré-Cœur. En Jésus et par Jésus, à travers et par delà son humanité, n'est-ce pas jusqu'à la divinité, terme de notre perfection et de notre sainteté, qu'il nous faut monter ? Et s'il est vrai que le Sacré-Cœur, c'est la Charité divine incarnée, l'Amour Infini humanisé, le *Charitas* de saint Jean passé dans un cœur de chair, n'en faut-il pas conclure que l'amour créé de Jésus, goûté et compris au contact du cœur,

doit nous mener à son amour incréé, à l'amour divin du Verbe, à l'Amour essentiel, qui est aussi celui du Père et de l'Esprit ? La dévotion au Sacré-Cœur nous conduirait ainsi, par une logique très simple, jusqu'aux sommets les plus élevés de la contemplation ; et l'on s'étonne à bon droit que l'on n'en ait pas pris davantage conscience.

Rendons à Mère Louise Marguerite ce témoignage qu'elle n'a pas craint de mettre en pleine lumière ces étonnantes possibilités d'une dévotion à forme si humaine que certains s'en scandalisent encore.

> Le mystère de l'Incarnation, écrit-elle, celui de la Rédemption, tous les mystères divins ne peuvent être expliqués que par l'Amour. Mais un Amour infini peut-il être compris, saisi par de pauvres créatures finies et bornées ? C'est dans le Cœur de Jésus seulement que nous pouvons le comprendre : nous voyons dans ce Cœur un amour humain et divin, et par cet amour humain, mais plus qu'humain, nous arrivons à la connaissance de l'amour divin, de Dieu lui-même (1). — Il faut aller à Notre-Seigneur, écouter les battements de son cœur, étudier ses mouvements d'amour. Alors on commence à aimer Jésus d'une manière nouvelle : l'Esprit-Saint fait une effusion d'amour dans l'âme, la Trinité y vient avec ses ineffables splendeurs, et l'Amour Infini se révèle (2).

Il est à peine besoin d'insister sur l'importance d'une telle manière de voir : elle se légitime d'ailleurs pleinement. L'âme chrétienne en effet ne peut aller à Dieu par les seules spéculations froides de l'entendement : la charité est son moteur. D'autre part, le Dieu qui l'appelle à s'unir à Lui est le Dieu de la Révélation, le Dieu manifesté en Jésus-Christ, et ce Dieu est Amour : le Christ est l'expression vivante et humaine de cet amour. Aller au Christ, c'est donc, si l'on ne s'arrête pas en chemin, aller à l'Amour Infini. Doctrine essentielle-

(1) *Les Vouloirs de Dieu*, ch. IV, n. 19.
(2) *Ibid.*, ch. IV, n. 18.

ment catholique, et qui n'est pas nouvelle, certes, pas plus que n'étaient une nouveauté, au sens dogmatique du mot, les révélations de Paray-le-Monial. Mais ce sera le grand et beau mérite de Mère Louise Marguerite d'avoir poussé la dévotion au Sacré-Cœur jusqu'à ses ultimes conséquences, et d'avoir souligné avec force son rapport avec la doctrine de Dieu, Amour Infini.

> Ma raison d'être, écrivait-elle un jour, c'est d'être un rien, une plume volant au vent, un grain de sable soulevé par la mer, mais cette plume, ce grain de sable, messagers de l'Amour Infini.

L'humble fille de saint François de Sales, qui définissait ainsi sa vocation, y fut entièrement fidèle : par sa vie, par son œuvre, par le parfum de sainteté qui se dégage de sa tombe, elle est, à la lettre, la messagère de l'Amour Infini. Elles sont nombreuses, les pages où son âme ardente, mais toujours mesurée, entreprend de nous dévoiler quelque chose de ce mystère de Dieu qu'elle contemple. L'étonnant est que, dès le principe de sa vie proprement mystique, et avant même qu'elle eût reçu sa mission à l'égard du Sacerdoce, elle se trouve en possession des grandes lignes de sa doctrine sur l'Amour Infini. Le passage que nous allons citer, écrit en 1901, en donne la preuve, en même temps qu'il résume admirablement toute la pensée de la Mère à ce sujet :

> Pendant quelque temps, j'ai été appliquée à considérer l'Amour Infini, et mon âme en a gardé de si suaves et de si fortes impressions que je veux en marquer quelque chose.
>
> Je voyais devant moi un abîme immense, si vaste qu'aucun regard humain ne pouvait le sonder : c'était l'Amour Créateur. L'Amour Infini avait eu besoin de se répandre au dehors de Lui-même, et Il avait résolu la création, et, comme une jeune mère prépare avec amour le berceau de l'enfant qu'elle va mettre au monde, comme elle s'efforce de le rendre non seulement doux et commode, mais aussi gracieux et riant, ainsi Dieu, qui devait être à la fois père

et mère, prépara avec amour le berceau de l'homme, l'univers, se plaisant à l'orner et à l'enrichir de tout ce qui pouvait servir à l'utilité, au service et à la joie de sa créature.

Parfois Dieu s'arrêtait dans son œuvre, et Il considérait ce qui était déjà fait; Il voyait si rien n'y manquait, et Il trouvait que c'était bien. Enfin, quand le grand palais de l'univers fut disposé à recevoir l'hôte royal pour qui il avait été préparé, Dieu créa l'homme, et c'est là que l'Amour Infini se complut.

La Très Sainte Trinité se concertant, l'homme fut formé, et le souffle divin, l'esprit de Dieu, l'Amour lui donna la vie, la vie de l'âme et celle du corps, une vie parfaite, pure, la vie telle que Dieu la faisait pour l'homme.

Alors je vis un autre abîme. L'homme avait péché, il avait transgressé l'ordre de Dieu, et cette créature rebelle devait être punie. La Sainteté infinie réclamait ses droits, et la justice allait anéantir cet être qui n'avait répondu aux libéralités de l'Amour Créateur que par la désobéissance et l'orgueil.

Mais l'Amour, l'Amour Médiateur, se plaçant entre l'homme pécheur et Dieu outragé, creusa un profond abîme, et la justice ne pouvait plus atteindre l'homme. Pendant de longs siècles, cet Amour Médiateur préserve la créature pécheresse des coups de la divine justice; il conduisait les patriarches et se révélait à eux, il parlait par les prophètes, il conservait la vraie notion de Dieu dans le peuple choisi, il travaillait à préparer l'humanité tout entière pour l'œuvre de la Rédemption.

Un troisième abîme se faisait voir à moi, si vaste, si profond, si incompréhensible, que seul un incompréhensible amour pouvait l'expliquer. C'était l'Amour Rédempteur.

Le Verbe s'était incarné, Il avait visité la terre, Il avait découvert à l'homme les mystères cachés du salut, Il avait donné tout son sang, et, dans ce bain généreux, l'humanité coupable avait été lavée. Toute la vie de Jésus, toutes ses adorables immolations étaient là. L'Amour Prêtre avait offert l'Amour Victime, le monde était racheté, la justice divine désarmée; la réconciliation définitive entre le Créateur et la créature avait lieu. Jésus était mort pour

nous donner la vie; ressuscité, Il avait achevé de former l'Église; maintenant Il remontait vers son Père.

Un nouvel abîme d'amour m'apparaissait : c'était l'Amour Illuminateur ! L'Esprit-Saint, l'Esprit de Dieu, l'Amour substantiel du Père et du Fils était descendu sur l'Église pour la féconder, comme il avait auparavant fécondé le sein virginal de Marie. L'Église avait enfanté de nombreux enfants, et l'Esprit continuait à l'illuminer ; les mystères étaient révélés plus clairement ; les âmes, échauffées par l'Amour, servaient Dieu comme Il voulait être servi, en esprit et en vérité : la parole des apôtres, le sang des martyrs, les enseignements des docteurs, les décrets des conciles, ces lumières vivantes que sont les saints, venaient au moment voulu, suscités par l'Amour Illuminateur, pour compléter la merveilleuse parure de la divine Épouse du Christ.

Un cinquième abîme d'amour m'était montré. Les temps étaient accomplis, de nouveaux cieux et une terre nouvelle avaient paru, et l'Amour Glorificateur allait couronner les élus. Rien ne manquait à la plénitude divine : toutes les créatures étaient rentrées dans le sein du Père, et l'Amour, en les glorifiant, se glorifiait Lui-même. Immense abîme, Il contenait tous les êtres. Comme un torrent de délices, Il inondait tous les bénis; et, comme un feu dévorant et vengeur, Il dévorait les maudits. L'Amour régnait en maître souverain et incontesté, Il avait fait son œuvre, Il avait remporté la victoire; toute gloire Lui était rendue.

Et j'aperçus encore un autre abîme dont nulle parole humaine ne saurait exprimer les proportions et qu'aucune intelligence créée n'a jamais mesuré. C'était l'Amour sans forme, l'Amour sans manifestations extérieures : c'était Dieu lui-même. Prosternée au bord de cet insondable abîme, mon âme adorait en silence, et il me semblait entendre une voix me dire : l'Amour Infini enveloppe, pénètre et remplit toutes choses; Il est la source unique de la vie et de toute fécondité; Il est le principe éternel des êtres et leur éternelle fin. Si tu veux posséder la vie et n'être pas stérile, brise les liens qui t'attachent encore à toi-même, et jette-toi dans cet abîme (1).

(1) *Les Voies de Dieu*, ch. XXI, n. 129.

A la fin de sa vie, quand Mère Louise Marguerite aura pénétré plus avant dans les insondables profondeurs de l'Unité et de la Trinité divines, et qu'elle s'essaiera à écrire le *Livre de l'Amour Infini*, demeuré inachevé, elle ne fera que reprendre, en la développant, cette même doctrine dont son âme n'avait cessé un instant de respirer l'atmosphère vivifiante.

III. — Le Sacré-Cœur et le Sacerdoce

Or, cette doctrine, il s'agit de la transmettre au monde, et Mère Louise Marguerite ne se fait aucune illusion sur les difficultés qu'un tel message peut comporter. Il faut que cette transmission se fasse sans erreur par un canal approprié et authentique. Avec une justesse de vues remarquables, la Mère écrira :

> Le monde ne peut pas recevoir directement cette révélation d'amour, ni s'en approprier directement les fruits de grâce et de salut. C'est le prêtre qui, plus proche de Dieu et déjà consacré, reçoit cette manifestation de l'Amour et la communique au monde; et c'est par le Cœur de Jésus, étudié dans le mystère de ses divines vertus, et imité, que le prêtre entrera dans la pleine possession du mystère de l'Amour Infini... L'Amour Infini est un soleil; s'il projetait ses rayons directement sur le monde, les âmes en seraient éblouies et consumées, parce qu'elles ne sont pas assez élevées et assez pures. Il faut que ce divin soleil se réfléchisse dans un miroir, et la réflexion de ses rayons dans ce miroir éclairera le monde et le réchauffera. Ce miroir, c'est l'âme du Sacerdoce... (1)

Nous touchons ici à un nouvel aspect de la pensée de Mère Louise Marguerite, à ce que l'on peut appeler à bon droit sa mission à l'égard du Sacerdoce. Un jour, Notre-Seigneur lui avait dit dans l'oraison : « Marguerite-Marie

(1) *Les Vouloirs de Dieu*, ch. XVIII, n. 96.

a montré mon Cœur au monde ; toi, montre-le à mes prêtres. Attire-les tous à mon Cœur... Je veux que tu dises à mes prêtres que je leur donne mon Cœur. » Et, s'expliquant à elle-même le sens de cette parole, la Mère écrit un peu plus tard :

> Le prêtre ne doit pas se contenter de recevoir la dévotion au Cœur de Jésus, de la professer lui-même et de la communiquer aux âmes. Cela, c'est bien sans doute; mais ce n'est pas le but du Divin Maître quand Il fait de son Cœur une donation spéciale à ses prêtres. Jésus veut autre chose : le prêtre doit entrer par ce Cœur Sacré dans la connaissance intime de Jésus-Christ; c'est comme une porte par laquelle le prêtre doit passer pour pénétrer dans l'intérieur du Christ; et, s'étant tout baigné et tout imprégné de Lui, devenir comme un miroir brillant dans lequel l'Amour Infini puisse se réfléchir... Quand le prêtre est vraiment un autre Jésus-Christ, il devient ce miroir très pur qui réfléchit les divins rayonnements de l'Amour Infini (1).

L'idée est claire : c'est le Sacerdoce qui, le premier, doit entrer dans cette connaissance de l'Amour Infini. Il s'y trouve plus apte par sa conformité avec le Christ-Prêtre et par les intimes relations que cette conformité lui donne avec la Trinité sainte :

> Dieu le Père, écrira Mère Louise Marguerite, voit en lui (le prêtre) la plus parfaite image du Verbe Incarné, un second Jésus si semblable au premier qu'Il s'y pourrait méprendre. Il y voit un miroir très lumineux dans lequel les vertus de ce Fils bien-aimé se reflètent. Il entend la voix de Jésus dans la voix du prêtre. Le Verbe voit dans le prêtre un frère, un ami, une production de son Cœur, un autre Lui-même dans lequel Il continue toutes ses œuvres, et dans lequel sa vie humaine, sa vie de prêtre et de victime est comme prolongée dans les siècles. L'Esprit-Saint y reconnaît un temple particulier, le réservoir dans lequel Il peut verser ses dons avec le plus d'abondance,

(1) *Les Vouloirs de Dieu*, ch. XVIII, n. 96.

l'instrument propre de son action sur les âmes et une matière toute préparée pour ses flammes d'amour (1).

En retour,

le prêtre ne doit pas seulement aimer Dieu comme le font les fidèles, d'une manière générale ; il faut que le prêtre ait un sentiment d'amour particulier pour chacune des trois divines Personnes. Il lui faut pour le Père un amour d'adoration et de respect filial, semblable à l'amour de Jésus pour son Père ; pour le Fils, un amour d'union qui le tienne en rapport constant avec Lui; pour l'Esprit, un amour de docilité, de dépendance et de recours (2).

Soyons reconnaissants à Mère Louise Marguerite d'avoir ouvert au prêtre ces magnifiques perspectives auxquelles l'appelle son Sacerdoce. A l'heure où S. S. Pie XI, dans son Encyclique *Ad Catholici Sacerdotii*, rappelle au monde la dignité et la grandeur du Sacerdoce, il est particulièrement bienfaisant de trouver dans les écrits de celle qui fut une religieuse humble et cachée le splendide écho des paroles pontificales.

Aussi bien, dans la pensée de la Mère, le Sacerdoce est-il inséparable de l'Église hiérarchique. Ce fut un des traits distinctifs de son caractère que cet amour profond et plein de respectueuse obéissance qu'elle porta toujours à l'Église. Jusqu'à la fin, elle lui sera héroïquement fidèle, et toute sa vie ne sera qu'une continuelle immolation pour le Pape, les évêques et les prêtres. Elle ne fondera le couvent de Vische que pour perpétuer dans ses Filles cette immolation. Faut-il s'étonner dès lors de l'insistance avec laquelle elle rappelle au prêtre ses devoirs envers l'Église :

Il a tant à aimer, le prêtre !... Il faut (dit Jésus) qu'il m'aime, moi, son Maître, son frère, son ami, son consolateur, comme Je l'ai aimé... Il doit encore aimer mon Épouse, la sienne, la sainte Église, et de quel amour !

(1) *Les Vouloirs de Dieu*, ch. x, n. 41.
(2) *Ibid.*, ch. i, n. 5.

d'un amour passionné et jaloux, jaloux de sa gloire, de sa pureté, de son unité, de sa fécondité (1). — Jésus m'a fait connaître, écrira-t-elle encore, qu'Il voulait voir tous les prêtres du monde sous cette exacte discipline qui assure le triomphe aux armées; et que cette discipline était celle de l'esprit, en sorte que tout le Sacerdoce n'ait qu'une même pensée, un même but, un même enseignement, un même mouvement de lutte ou de résistance contre le mal (2).

Et quand elle invitera les prêtres à s'unir ensemble en une Œuvre qui les aide à poursuivre leur mission et à répandre dans le monde la connaissance de l'Amour Infini, ce sera encore sous l'esprit d'une parfaite dépendance de la hiérarchie qu'elle en concevra la réalisation :

> Cette Œuvre servira à faire circuler dans le corps sacerdotal un même esprit, à établir une plus complète union de vues, un plus uniforme mouvement d'action. Par cette Œuvre qui, relevant directement du Pape, recevrait du Pape seul le mouvement et la vie, le Sacerdoce serait comme une chaîne immense entourant le monde des âmes chrétiennes, les gardant de l'erreur, les défendant du mal, les protégeant contre l'esprit mauvais qui les poursuit (3).

C'est que l'amour vrai, la divine charité puisée dans le Cœur du Christ, et par lui dans le sein même de Dieu qui est Amour, ne peut que réaliser l'union intime, fraternelle, harmonieuse, organique, entre tous.

IV. — Perspectives d'un apostolat nouveau

Le don de soi dans l'amour à Dieu et à l'Église aura pour conséquence nécessaire, chez le prêtre, le don de soi aux âmes. Ce don, c'est d'abord

le dévouement sans réserve à leur salut ; c'est ne rien

(1) *Les Vouloirs de Dieu*, ch. I, n. 3.
(2) *Ibid.*, ch. XXII, n. 116.
(3) *Les Vouloirs de Dieu*, ch. VI, n. 24.

épargner, ni son temps, ni ses forces, ni sa santé, ni sa vie pour les servir dans leurs nécessités ; c'est immoler chaque jour ses goûts, ses inclinations, ses plus légitimes satisfactions aux besoins, aux exigences même de ces âmes qui sont la part très belle et très précieuse de l'héritage du prêtre, le legs suprême de Jésus mourant... Ce n'est qu'en se donnant ainsi lui-même que le Clergé fera l'œuvre splendide à laquelle il est maintenant appelé. Œuvre de restauration, de renouvellement, de civilisation spirituelle, intellectuelle et morale. Œuvre qu'il accomplira en redonnant Jésus-Christ au monde; en faisant pénétrer les âmes dans le sanctuaire de son Cœur Sacré, en leur révélant le mystère de l'Amour Infini (1).

Le clergé devra donc

faire connaître Jésus-Christ, et Jésus-Christ tout entier. Il doit Le faire connaître par sa parole, par ses écrits. Il doit Le donner par son ministère; il doit Le montrer vivant par ses exemples... Il faut prêcher Jésus-Christ à toute créature; Jésus-Christ, Dieu et homme, Jésus-Christ dans sa majesté divine et dans son humaine simplicité; Jésus-Christ dans la puissance et la gloire avec laquelle Il viendra au jour du grand jugement rendre à chacun selon ses œuvres; Jésus-Christ, avec sa douceur et sa patience, frappant à la porte des âmes; Jésus-Christ s'offrant en sacrifice pour le salut de tous et prenant sur Lui nos misères et nos langueurs; Jésus-Christ et son Cœur; son Eucharistie... C'est par le Cœur de Jésus, étudié et bien compris, que nous pouvons arriver à comprendre cet amour éternel et infini qui est Dieu lui-même et que l'humanité ignore trop. Le culte du Sacré-Cœur est le culte reconnaissant de l'amour de Dieu, de Jésus-Christ pour l'homme; il est surtout et avant tout le culte de l'Amour Infini (2).

Est-il donc si difficile pour le prêtre de faire connaître aux âmes la doctrine de l'Amour Infini ? Celle-ci

n'est pas à coup sûr une doctrine nouvelle. Elle paraît dès

(1) *Ibid.*, ch. XI, n. 47.
(2) *L'Alliance Sacerdotale Universelle des Amis du Sacré-Cœur*, pp. 44-45.

les premières pages de la Genèse et, depuis des siècles, les petits enfants l'apprennent sur les genoux de leur mère en apprenant l'histoire sainte. En effet, toute la sainte Écriture révèle Dieu comme Amour Infini... L'Amour Infini, mais c'est le fond de la doctrine catholique, c'est son centre ; c'est l'explication de tous les mystères de notre foi. Ce n'est pas seulement l'amour de Dieu pour la créature, c'est Dieu même (1).

Pourtant, il est une forme de l'Amour Infini particulièrement accessible à notre pauvre monde déchu, et que le prêtre devra s'employer inlassablement à faire connaître, c'est la Miséricorde.

Un jour, raconte Mère Louise Marguerite, prosternée aux pieds de Jésus, je L'appelais l'unique bien de mon âme, le souverain amour de mon cœur, le trésor infini de toutes les richesses, et je finis par Lui dire : « Mon Jésus, comment voulez-Vous que je Vous appelle ? » Et Il m'a répondu : « Appelle-moi la Miséricorde. »

Cette parole du Sauveur devait illuminer la vie de Mère Louise Marguerite. Abîmée dans son néant et dans le souvenir de ses fautes, avec quelle joie reconnaissante elle s'imprègne de cette divine lumière pour l'irradier ensuite autour d'elle et pour en communiquer aux prêtres les précieux enseignements :

Une des formes de l'Amour, écrit-elle, la plus attrayante pour nos âmes pécheresses, c'est bien cette forme divine de la Miséricorde. La Miséricorde, c'est une forme de l'Amour appropriée à nous, pécheurs, mais c'est l'Amour vraiment, l'Amour Infini, toujours le même, incréé, éternellement vivant et opérant.

Comme l'Amour Infini, en effet,

la Miséricorde est créatrice en ce qu'elle crée dans l'âme repentie une pureté nouvelle. Elle est médiatrice, en ce qu'elle s'entremet entre le péché et la Justice divine et

(1) *Ibid.*, pp. 45-46.

qu'elle rapproche l'amour repentant de l'Amour pardonnant. Elle est rédemptrice, en ce qu'elle rachète l'âme du péché et la délivre en la purifiant. Elle est illuminatrice, en ce qu'elle, et elle seule, éclaire en même temps et fait voir à la fois et la misère du pécheur et la bonté de Dieu. Elle est glorificatrice enfin, parce que c'est elle qui donne le ciel aux âmes, et, par leur salut, la gloire à Dieu (1).

Le prêtre, en prêchant la miséricorde, révélera donc l'Amour Infini aux âmes et les conduira à une connaissance toujours plus approfondie de ce divin mystère. Telle est sa mission, s'il veut vaincre le scepticisme et l'indifférence, combattre la froideur et la haine; mission sublime que Mère Louise Marguerite ne cessera jusqu'à la fin de proposer au Sacerdoce : n'est-elle pas le résumé de l'Évangile et de l'appel de Jésus au monde pécheur ?

Au cours de cette étude, où nous avons essayé de recueillir les principaux enseignements de la Mère, nous avons laissé volontairement de côté sa physionomie morale, au risque de lui donner quelque apparence doctrinaire et prétentieuse, bien peu en rapport avec le caractère de celle qui ne voulut jamais être que la très indigne servante du Sacerdoce. L'histoire de sa vie, en remettant, s'il est besoin, les choses au point, montrera combien la Mère sut toujours rester à la seule place qu'elle avait enviée. Qu'il nous soit permis néanmoins, en terminant, de citer le colloque intime qui, en mars 1902, s'échangeait dans l'oraison entre Jésus et sa privilégiée, et qui, mieux que tout, nous dévoile la personnalité, à la fois si droite et si humble, de la Mère :

O Jésus, mon très doux Maître, je crois en ton Amour, aussi je veux T'aimer passionnément. Oui, malgré mes infidélités et mes chutes, malgré mes résistances et mes faiblesses, ton Amour, plus fort que Toi-même, Te porte vers moi. Qu'il est inexplicable cet amour qui T'incline,

(1) *Les Vouloirs de Dieu*, ch. XIX, n. 99.

Toi, Dieu grand, immortel, tout-puissant, vers ta créature faible, ignorante et misérable ! qu'il est digne d'adoration et d'amour passionné, ton Cœur, Seigneur Jésus, si libéral et si doux... Jésus, dis-moi, pourquoi ton Cœur renferme-t-il tant d'Amour et pourquoi l'épanches-Tu ainsi sur ton indigne créature ?

Et Jésus répond : « Mon Cœur est le tabernacle vivant de la Divinité, il la renferme dans sa plénitude, et la Divinité est l'Amour; ne comprends-tu pas que l'Amour, toujours actif, comme un fleuve aux eaux abondantes, a besoin de s'écouler et de se précipiter ? »

— Oui, l'Amour doit se répandre, mais pourquoi sur ma misère ?

— Ta misère m'attire, parce que Je suis la Miséricorde; ta faiblesse me captive, parce que Moi, Je suis le Tout-Puissant: tes fautes Me réclament, parce que Moi, Je suis le Pur et que Je me suis sanctifié pour toi.

— Mon Jésus, mon Sauveur, que Veux-Tu donc de moi ?

— Aime-Moi, et laisse-Moi t'aimer. Laisse-Moi verser dans ton cœur le débordement du mien. Laisse-Moi faire de toi une créature si chérie de son Dieu que nul, en te voyant, ne puisse douter des empressements de l'Amour Infini pour l'homme.

— Jésus, pourquoi moi, et pas une autre plus digne ?

— Pourquoi ? Parce que le souvenir de tes faiblesses et des ombres de ton passé, en te faisant connaître ton néant, t'empêcheront d'attribuer à ta propre vertu les prédilections de mon Cœur.

— O Jésus, dis-moi encore quels sont les désirs de ton Cœur ?

— Le monde se glace, l'égoïsme étreint les cœurs, les hommes se sont détournés du foyer de la Charité, et ils pensent être éloignés de leur Dieu; et cependant Je suis là, Moi, l'Amour Infini, tout proche, et le sein de la Charité divine, gonflé d'amour, a besoin de s'ouvrir.

Laisse-Moi t'aimer, Marguerite, et par toi descendre vers le monde.

— Mon Jésus, que puis-je faire au monde puisque j'en suis séparée; comment pourrais-je T'y conduire, puisque je n'ai point de commerce avec lui ?

— Marguerite, ce mystère qui dépasse ton intelligence,

Je veux te l'expliquer. Je me suis incarné pour M'unir à l'homme; Je suis mort pour le sauver; mon sacrifice a été assez puissant pour racheter l'humanité tout entière et infiniment plus, mais l'homme, fait libre, doit coopérer à l'œuvre de son salut. La surabondance de mes mérites lui donne une grâce efficace pour cela, et cependant combien qui repoussent ma grâce! Alors Je prends des âmes, Je les investis de Moi-même, Je continue ma passion en elles, Je les sépare des autres pour mon Œuvre, Je leur découvre les mystères de mon Amour et de ma Miséricorde, et, faisant d'elles comme des canaux purifiés, Je verse par leur moyen sur le monde une affluence nouvelle de grâces et de pardons.

— Mon Sauveur, je suis à Toi, fais de moi selon ta Volonté!

— Oui, Je prends possession de toi. Je fais de ton âme le canal de mon Amour Infini et, quoique obscure et cachée, elle fera mon Œuvre; tout ce que Je verse d'amour en toi ira au monde, mais n'en retiens rien, ne cherche jamais ton intérêt, mais le mien. Sois fidèle, et chéris la souffrance! (1)

Fidélité et amour de la souffrance, ce sont bien là, en effet, les deux pôles autour desquels gravite toute la vie de Mère Louise-Marguerite. Ils sont le sceau mis par Dieu sur sa doctrine et sa mission, le seul qui leur convienne, le sceau de la sainteté.

Ch.-V. Héris, O. P.
Maître en théologie.

(1) *Les Voies de Dieu*, ch. xxi, n. 133.

Un savant chrétien

ANDRÉ AMPÈRE [1]

La scène se passe le 10 juin 1836 — il va y avoir cent ans. Un inspecteur général de l'enseignement, durant une tournée, se sent tout à coup gravement malade, au lycée de Marseille. On le transporte à l'infirmerie : la fin approche. Tandis qu'on est allé, sur sa demande, chercher un prêtre, le moribond prie le proviseur du lycée de lui faire, en attendant, quelque lecture pieuse ; prenant un livre qui se trouvait là, le proviseur commence à lire : c'est l'*Imitation*. Et le malade l'arrête aussitôt : « C'est inutile, ce livre-là, je le sais par cœur. »

C'est ainsi que mourut André Ampère, membre de l'Académie des Sciences, professeur à l'École Polytechnique et au Collège de France, mathématicien, physicien, chimiste, philosophe, esprit universel, et le fondateur de l'électrodynamique.

Il n'est pas opportun de rappeler ici les éclatants travaux qui ont valu à Ampère la gloire : c'est à juste titre que son nom a été donné à l'unité d'intensité, et, devenu commun, voltige aujourd'hui sur les lèvres du professeur en Sorbonne comme du moindre ouvrier électricien. Ce

(1) Sur Ampère, voir sa *Correspondance* publiée en 2 vol. par Louis de Launay, de l'Académie des Sciences (Gauthier-Villars); *Le grand Ampère*, par le même (Perrin, 1925); *André-Marie Ampère, La science et la foi*, par Maurice Lewandowski (Grasset, 1936); *André-Marie Ampère*, par A. Valson (Vitte, 1936); les ouvrages de M. Buche sur l'*École mystique de Lyon*, et de M. Viatte sur la *Correspondance de Bredin avec Ballanche*.

que nous voudrions évoquer, c'est la foi d'Ampère, son itinéraire spirituel, ainsi que les tristesses que ce chrétien sut vaillamment supporter.

Élevé très religieusement par sa mère, — Ampère, né à Lyon en 1775, perdit tragiquement son père, victime du régime terroriste de Fouché —, il eut pendant sa jeunesse une piété très vive, et considéra toujours sa première communion comme l'événement capital de sa vie. En 1799, il épouse une de ses voisines de campagne, Julie Carron, qu'il connaissait depuis deux ans, mais qu'il dut quitter en 1802 pour aller remplir le poste de professeur à l'école centrale — c'est-à-dire au lycée — de Bourg, où sa femme, malade, ne put le suivre. L'année suivante, il obtient, à force de demandes, d'être nommé à Lyon : il y trouve Julie au plus mal : elle mourra le 13 juillet 1803. Mais cette mort, qui bouleverse les rêves du jeune homme, le trouve bien armé. Pendant quelque temps, avant son mariage, il s'était éloigné des sacrements; cependant, quelques mois avant la perte de sa femme, le 28 mai, il note dans un diaire assez fragmentaire, que nous avons conservé, une conversation avec un prêtre, M. Lambert, dans son confessionnal; et, le lundi 6 juin, le journal contient la brève note suivante : « Absolution. Ce jour a décidé du reste de ma vie. » Au soir de la mort de Julie, le diaire s'arrête brusquement sur ces paroles : « *Multa flagella peccatoris : sperantem autem in Domino misericordia circumdabit* ».

A la suite de ce deuil — qui le laissait avec un enfant en bas-âge, Jean-Jacques, le futur littérateur —, Ampère a une année d'exaltation religieuse. Avec ses amis lyonnais, Ballanche, Barret (qui se fit prêtre), Bredin, qu'il avait lui-même converti, il fonde une association de propagande catholique, et met à défendre la religion l'ardeur brûlante qu'il apporte en toutes choses.

Mais d'autres influences vont s'exercer. Voici Ampère à Paris, répétiteur, puis professeur à l'École Polytechnique; il se lie avec le groupe philosophique d'Auteuil,

Cabanis, de Tracy, Maine de Biran, et délaisse la religion pour des rêveries métaphysiques assez desséchantes. Il aurait eu besoin d'une nourriture plus saine : de graves crises, en effet, vont l'abattre. En 1806, ses amis arrangent pour lui un second mariage avec une demoiselle Jenny Potot : après lui avoir donné une fille, Albine, la seconde femme d'Ampère, petite bourgeoise mesquine, avare, et incapable de comprendre le génie un peu bohême de son mari, l'abandonna bientôt définitivement, brisant une seconde fois sa vie. Le savant avait trente-trois ans ; il se mit en ménage avec sa sœur et les deux enfants, Jean-Jacques et Albine, et tâcha d'oublier ses déceptions sentimentales. Quelques années après, on le voit engagé dans une aventure assez mystérieuse, dont nous ne connaissons l'existence que par des fragments de lettres à un ami : il s'agit d'une jeune fille qu'il appelle la Constante Amitié, et dont nous ignorons le nom : petit roman banal, mais source encore de tristesses et de blessures. Ampère, alors, se rend compte de l'inutilité de la philosophie : il voudrait autre chose; comme Pascal, il demande sans cesse la Foi : chaque jour, il lit l'*Imitation*, mais ne peut se décider à entrer dans une église. Enfin, en 1817, il trouve le repos, définitif, cette fois; c'est alors que nous lisons, sous sa plume, dans ses lettres ou ses carnets, des lignes comme celles-ci :

« Ce n'est pas pour entasser des pierres ou de l'or que nous sommes sur cette terre : ce que nous avons à faire, c'est de porter la croix de Jésus-Christ, pour retourner dans cette patrie, dans laquelle nous ne pouvons entrer qu'avec ce fardeau. »

Ou encore :

« Dieu a daigné m'envoyer des épreuves : tout est miséricorde dans les mains de la Providence : mes douleurs sont aussi des dons de son amour. »

On connaît sa liaison avec Ozanam, qu'il hébergea durant quelques années, et avec qui il collabora pour la

fondation des Sociétés de Saint-Vincent-de-Paul; on le voit aussi — le trait est célèbre — se prenant la tête dans ses mains en s'écriant : « Que Dieu est grand, Ozanam, que Dieu est grand! »; ou encore, disant un soir, alors qu'à Paris le choléra sévissait : « Si cette nuit je me sens pris, Ozanam, je frapperai le plancher avec ma canne, et vous courrez chercher mon confesseur. »

Les épreuves n'étaient pas terminées : sa fille, Albine, épouse en 1827 un officier, qui, peu après le mariage, est atteint de folie alcoolique; il poursuit Ampère avec sa canne à épée, menace tous ses proches de mort, et, après des crises innombrables, finit par mourir à Charenton, tandis que la malheureuse Albine devient folle elle aussi au contact de son mari. Tout, dans la vie sentimentale d'Ampère, n'a été que déceptions : son fils même, qu'il adorait, le quittera pour vivre presque constamment à l'étranger, et pour suivre en Italie Mme Récamier, dont il était épris. Mais, dans ces tristesses, deux choses le soutenaient : le travail, jamais abandonné, et la foi, enfin retrouvée. Ampère n'a pas connu la foi tranquille et inaltérable d'un Cauchy — cette foi qu'on a comparée à celle d'un « pieux et naïf enfant » —; la sienne s'apparente plutôt à celle de Pascal, dont il avait le tempérament fougueux et l'esprit encyclopédique : des périodes d'obscurité, des réveils enthousiastes; un sens profond du divin; une confiance absolue en la miséricorde de Dieu. N'est-elle pas magnifique, cette prière qu'au moment de la mort de sa première femme, Ampère jetait sur ses carnets — et n'est-elle pas, surtout, admirablement dans la tradition de l'Église? Lisons-la pieusement : ce sera, pour nous, la plus belle manière d'honorer, en ces jours où l'on fête son centenaire, ce grand savant chrétien :

« Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir créé, racheté et éclairé de votre lumière divine en me faisant naître dans le sein de l'Église catholique. Je vous remercie de m'avoir rappelé à vous après mes égaremens, je vous remercie de me les avoir pardonnés. Je sens que vous voulez

que je ne vive que pour vous, afin que tous mes momens vous soient consacrés. M'ôterez-vous tout le bonheur sur cette terre? Vous êtes le Maître, ô mon Dieu, mes crimes m'ont mérité ces châtimens. Mais peut-être écouterez-vous encore la voix de vos miséricordes. J'espère en vous, ô mon Dieu, mais je serai soumis à votre arrêt quel qu'il soit. J'eusse préféré la mort, mais je ne méritais pas le ciel et vous n'avez pas voulu me plonger dans l'enfer. Daignez me secourir pour qu'une vie passée dans la douleur me mérite une bonne mort dont je me sois rendu digne. O Seigneur, Dieu de miséricorde, daignez me réunir dans le ciel à ce que vous m'aviez permis d'aimer sur la terre. »

P. Humbert.

Marie de Sainte-Thérèse [1]

La Sainte Humanité du Christ

Les débuts de sa contemplation de Jésus, Dieu-Homme. Elle voit l'humanité personnellement unie à la divinité. Elle s'attriste d'être demeurée si longtemps sans connaître son Bien-Aimé de cette manière (2).

Quant au nouvel exercice que votre Révérence m'a proposé, je n'y ai guère trouvé de lumière. Je m'imagine que cette pratique est trop élevée pour moi et trop parfaite, parce que je ne suis pas très éclairée. Mais s'il plaisait à Dieu de m'accorder cette grâce, je voudrais bien prendre la liberté d'interroger votre Révérence sur certains points. Cette pratique m'a d'abord paru quelque peu étrange, parce que je m'étais imaginé n'avoir point d'autre fin que d'adhérer nûment à la Déité sans image, à m'y reposer, à m'en rassasier, à m'y perdre, à la déceler, puis à l'étreindre dans toutes les créatures. Je pensais qu'il fallait agir ainsi, dans une parfaite abstraction de

(1) Cf. *La Vie Spirituelle,* avril 1935, les « Œuvres de Marie de Sainte-Thérèse ». Les présents passages sont extraits de la II[e] partie des « Œuvres de Marie de Sainte-Thérèse ».

(2) Ch. LXIII.

l'intelligence et de toute activité naturelle de l'âme, par une simple orientation vers la divinité même. Je croyais trouver la perfection par cette méthode.

Cet exercice est évidemment très intérieur et spiritualisé. Il n'a rien de commun avec l'imagination, avec les résolutions ou autres considérations. Mais comment sera-t-il possible alors de m'occuper de la divinité sans image, où toutes imaginations doivent être dépassées, — et en même temps, me représenter l'humanité corporelle du Christ? C'est comme si je devais en même temps voir et être aveugle. Il est vrai qu'il m'est arrivé une fois de recevoir quelque lumière à ce sujet, par la grâce de Dieu. Un jour que j'étais occupée à contempler la divinité en grande abstraction, il me fut présenté en même temps la sainte humanité du Christ, comme si j'avais vu la divinité et l'humanité réunies en une seule personne. La vue que j'en avais était simple, unique et très intérieure. Quoiqu'il y eût un objet corporel dans cette méditation, je ne faisais pas attention à l'homme, en tant qu'homme. Ce que je contemplais avec tant de respect et avec une foi si vive, c'était l'humanité, pour autant qu'elle se trouvait unie à la divinité. Mais je ne possédais pas cette lumière d'une façon constante; et c'est pourquoi, dans la suite, j'ai retrouvé les mêmes difficultés à contempler Dieu à la fois et l'Homme (1).

[*Note de Michel de Saint-Augustin* : Mais dans la suite, notre Vénérable Mère a été éclairée d'une lumière plus constante à ce sujet. Elle y a même reçu des grâces tellement éminentes, qu'elle fut alors presque toujours occupée du mystère du Christ, Homme-Dieu, dans une com-

(1) Michel de Saint-Augustin donne la date exacte de tout ce passage, qui serait de 1652. Il est donc bien antérieur aux chapitres qui précèdent. Mais ce fragment n'a été visiblement placé là que pour introduire la matière. La transition que Michel de Saint-Augustin lui-même intercale dans le texte montre que tout ce qui suit est postérieur et peut être difficilement situé dans l'ordre chronologique.

templation des plus parfaites. Voici d'ailleurs ce qu'elle en dit :]

A mon esprit s'est dévoilée la glorieuse humanité du Christ, unie personnellement à la divinité. Cependant, mon âme subissait les touches très douces et très intérieures d'un calme feu d'amour. La contemplation de cette personne unique, Dieu-Homme, semblait m'attirer doucement et m'élever toute en esprit. Mais comment pourrais-je exprimer de quelle manière éminente la divinité rayonnait dans cette humanité, qu'elle rendait glorieuse; ni comment j'ai vu ces deux natures si merveilleusement unies? Il m'est impossible. Je devrais pouvoir dire d'abord ce qu'est la divinité, ou comment elle apparaît à mon âme. Et cela, je ne puis le faire d'aucune manière, même approximativement. Tout ce que je pourrais qualifier d'un nom ne serait déjà plus cela en vérité. La réalité serait encore infiniment au-dessus des mots. Tout ce que peut concevoir ma médiocre intelligence me ferait dire que la Divinité serait justement appelée : une lumière inaccessible, un soleil, une clarté inexprimable, une beauté suréminente contenant toutes beautés; un Dieu qui sature toutes les choses et les conserve dans l'être, et qui suffit seul à rassasier une âme.

Voici : il me vient une comparaison grossière pour m'expliquer autant que je le puis. L'humanité glorieuse du Christ se trouvait imprégnée, éclairée, unie à la toute rayonnante divinité, comme un globe de cristal que le soleil traverse de ses rayons. Le globe semble transformé en soleil. Il paraît ne plus rien contenir que du soleil. Depuis lors, j'ai mieux compris quel est l'état des corps glorieux des élus au ciel. Mais les spéculations de l'intelligence naturelle ne sont d'aucun secours ici, et seule la lumière divine peut nous aider.

Et maintenant je sens croître en moi un tendre et respectueux amour pour la sainte humanité du Christ, en tant qu'elle est personnellement unie à la divinité. Il me

serait impossible de rester occupée de l'Humanité seule. Je devrai désormais contempler, d'un simple regard, les deux natures réunies dans une seule Personne, qui est l'instrument de notre rédemption,

Hélas! où donc me suis-je attardée si longtemps, loin d'une connaissance réelle de cette vérité? Hélas! mon Bien-Aimé, pourquoi vous êtes-vous si longtemps caché à ma vue? Comme si j'étais étrangère à votre humanité glorieuse! C'est comme si je ne la connaissais pas! Je n'y prenais pas garde, comme si cette pensée ne me valait rien, comme si elle était sans utilité pour une vie contemplative et unitive élevée! Hélas! pourquoi me suis-je si longtemps privée d'un tel trésor, de cette plus qu'aimable contemplation, de ce clair miroir où la divinité se montre plus clairement encore à l'âme? Dans ce temps-là, quand je contemplais votre sainte humanité, je n'y découvrais rien de spécial, je ne voyais pas les mystères qui s'y cachent. Je n'y pénétrais pas à fond. Vraiment, quand je pense aujourd'hui à cet aveuglement et à mes erreurs, je serais près d'en pleurer avec sainte Thérèse qui, elle aussi, avoue s'être trompée en cette matière.

Il lui vient une habitude et une grande facilité à traiter familièrement avec le Christ, Dieu-Homme. Elle se complait dans cet état (1).

Depuis le temps où la bonté divine me fit la grâce de mieux éclairer mon esprit au sujet des mystères de notre foi, je n'éprouve plus ni difficultés, ni obstacles, mais, au contraire, une facilité et une saveur à contempler Jésus, Dieu-Homme; — surtout depuis cette vigile de Pâques où il s'est montré à moi dans sa gloire, comme je l'ai décrit ailleurs. Il m'est resté de cette vision une foi, une

(1) Ch. LXIV.

connaissance certaine de l'union personnelle de la divinité et de l'humanité. Et ce sentiment ne cesse de croître de jour en jour. Aussi la sainte humanité de Jésus et son corps divin n'empêchent-ils plus la contemplation de la déité, pas plus qu'un vase de cristal n'empêche la vision du soleil.

Petit à petit j'ai joui d'une telle aisance dans l'usage habituel de cette méthode, qu'il me semble impossible de contempler mon Bien-Aimé autrement que dans son union personnelle avec la bénie et glorieuse humanité. Et c'est de cette manière que je vis en lui, conversant avec lui, soit pendant l'Oraison, soit en d'autres temps. Il me semble d'ailleurs impossible d'agir autrement; car tout ceci n'est pas le résultat de mon travail, mais plutôt une certaine infusion ou représentation que mon Bien-Aimé produit dans mon âme.

Ce genre de vie est plein de satisfactions, plein d'amour et de joie, débordant comme d'une exultation céleste. A mon avis, s'il était possible d'accumuler tous les plaisirs et toutes les jouissances de la terre entière, et s'il était possible de goûter tout cela simultanément, ce ne serait encore rien, ce ne serait que fumées et saletés en comparaison du bonheur et de la joie et du plaisir que goûte une âme en contemplant la Face glorieuse, suraimable, très douce et très belle de son Bien-Aimé.

J'ai pensé qu'au ciel, si l'on ne devait pas y jouir d'autres beautés plus hautes que cette glorieuse et très aimable Humanité sainte du Christ, l'âme n'en serait pas moins parfaitement comblée, par cette contemplation, pour l'éternité. Mon Révérend Père, la vue glorieuse et aimable de mon Jésus bien-aimé me semble maintenant imprimée en moi. Son seul souvenir fait bondir mon cœur de joie et d'amour, et me stimule dans la poursuite de tout bien.

Et je dis avec sainte Thérèse qu'il n'est pas permis de délaisser la sainte humanité du Christ, sous prétexte d'une pureté ou d'une élévation plus grandes de l'esprit.

La sainte humanité ne peut être rangée parmi les choses corporelles, que les âmes spirituelles doivent écarter et perdre en Dieu, afin que leur intime recueillement n'en soit pas empêché. Comment ce corps très saint pourrait-il être un empêchement à la contemplation de la divinité? Rejetons bien loin un tel aveuglement et une telle faiblesse de la foi. Si même ce corps saint provoque une certaine image, — en tant qu'il est humain —, cet Homme n'en est pas moins véritablement Dieu; et l'on y voit rayonner la divinité aussi clairement qu'on voit les rayons du soleil à travers une vitre. Toute lourdeur que l'on trouverait dans une telle contemplation proviendrait simplement de la débilité de notre foi, qui ne saurait pas considérer en Jésus le véritable Dieu-Homme et le véritable Homme-Dieu.

Je jouis presque sans cesse d'une familière conversation avec mon Bien-Aimé. Cela se pratique avec beaucoup d'abandon, et plus que je n'oserais et pourrais en exprimer. Il est presque toujours très près de moi, me semble-t-il. Je le vois et jouis de sa très aimable présence, — même selon son humanité. Je ne puis expliquer ce que c'est, ni comment cela se passe. Mais je sais bien qu'il ne s'agit pas d'une simple pensée, d'une simple imagination. L'expérience que j'en ai et ce que j'en éprouve est trop certain. C'est spirituellement sensible et aussi sensiblement spirituel. Et chaque fois que je le vois ou goûte, mon cœur en devient comme insensé et brûle de son amour.

(*Traduit du flamand par* L. Van den Bossche.)

BILLET D'APOSTOLUS

Vie de Jésus

Une *Vie de Jésus* a paru, voici trois mois déjà, sous la plume d'un grand écrivain de ce temps.

Parler de Jésus, c'est être sûr d'être dans l'actualité : bien plus, c'est éveiller un mouvement d'adoration chez ceux-là mêmes qui ne savent pas qu'ils prient. Et que dire des échos qu'on suscite chez les fidèles! François Mauriac nous avoue qu'il a reçu de ses plus humbles lecteurs des critiques bien touchantes : tel d'entre eux lui révèle la taille exacte de Jésus à un centimètre près. Tel autre rappelle à ce romancier, trop ami des parties ténébreuses de l'âme, que Jésus était exquis. En somme, chacun lui parle de Jésus comme d'un être familier et qu'il aurait vu s'asseoir, toutes portes closes, au foyer de famille, sans que personne ne fût trop surpris de cette présence. On songe à ce cri de Lacordaire : il est un homme dont l'amour garde la tombe... Même de nos jours, nul ne reçoit (secrètement) plus d'amour que Jésus-Christ.

François Mauriac a choisi un titre célèbre, celui

qu'avaient donné à leur œuvre de « science » et d'impiété, Frédéric Strauss en 1835, Ernest Renan en 1863.

Avant le XIX^e siècle, Jésus, publiquement, ne s'appelait pas Jésus. C'était le nom réservé à l'intimité et au mystère, à la méditation des souffrances, comme on le voit chez Pascal. Jésus était Jésus-Christ, et Notre-Seigneur, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Appeler Jésus-Christ tout simplement Jésus, comme on dit Napoléon ou César, avoir la prétention d'écrire sa *vie* comme on écrit la vie d'un être qui est né, qui s'est peu à peu développé et découvert, qui a été soumis aux circonstances, qui a fait parfois plus, parfois moins qu'il ne voulait faire, qui, enfin, a été surpris par la mort prématurément, c'est mesurer le Christ avec l'outil de l'histoire afin qu'il paraisse prouvé que cet outil (comme la croix) le définit avec exactitude, qu'Il n'était donc qu'un homme. Admirable puissance de « la critique », quand elle s'attache à celui que le blasphème exalte, que la mort ressuscite et qui tire sa gloire de l'humiliation! Voici que les attaques aident à le mieux comprendre. Elles nous forcent à découvrir un Jésus, plus familier, plus humain, plus tendre même, plus semblable à nous. Dans un de ses contes, Charles Louis-Philippe, lui qui eût tant aimé « être employé à écrire les Évangiles » parle ainsi à Jésus, qu'il croit voir : « Tu ne ressemblais pas aux peintures où l'on a eu besoin que tu soignes ta tête pour être toi-même... Tes joues étaient rouge brique, et les os de ton crâne étaient bien soudés. Tu avais vraiment l'air du fils du charpentier. » Bien qu'il ne ressemble pas au Jésus de Mauriac, ce Jésus de Philippe indique la même préoccupation d'humanité. La connaissance de l'Orient, l'amour du petit détail vrai, les films sur Jésus, tout contribue à nous ancrer dans ce désir

johannique de voir et de palper : *quod manus nostrae contrectaverunt de verbo vitae*. En même temps que « la critique » pulvérise la divine image, par une compensation de bon sens et de justice, des penseurs, venus de très loin, se découvrent, comme M. Bergson devant le « Christ des Évangiles ». Non, il est impossible que le hasard, le mythe, la légende, les additions rédactionnelles ou les sutures aient pu composer ce portrait inimitable.

C'est un témoignage de ce genre que peut rendre un romancier, lui qui sait ce qu'est un héros tiré de l'homme. Il nous racontera donc à nouveau l'Évangile, se contentant de projeter sur son Maître quelques rayons ou quelques ombres venues de sa propre nature. M. Mauriac, on le devine, ne serait pas pleinement heureux si son Jésus avait été pleinement compris dans le cercle de famille...

Mais, lorsqu'on ferme ce livre si émouvant, on est amené à la constatation que je vous soumets : c'est qu'un des plus grands auteurs de notre âge est dépassé par ces simples auteurs de nos quatre Évangiles qui, sans être aussi ignorants dans l'art de bien dire que le voulait Bossuet, n'avaient pourtant aucun souci littéraire. M. Mauriac ne pourra nullement se froisser de ce témoignage qu'il rend, non plus à son Seigneur, mais à ceux qui ont parlé de son Seigneur.

Aucun d'eux n'a voulu faire un portrait de Jésus; aucun même n'a eu le dessein de raconter une histoire sans lacunes et sans failles. Chacun a recueilli un petit nombre de traits puisés dans la tradition orale, et qui avaient la saveur du vrai. Marc a résumé les

prédications de Pierre, ce témoin primitif qui aimait les faits bruts, les faits rudes, les faits précis et angulaires, sur lesquels on peut bâtir la demeure et qui n'ont pas besoin de ciselure. Matthieu a voulu enchâsser dans ses récits un discours inimitable et simple, que tous les commentaires affadissent. Luc a pris plus de soin, mais il disparaît derrière ses sources, comme celles-ci disparaissent devant une figure humaine et adorable. Enfin, Jean, le dernier, divinement inspiré par l'Esprit, a laissé cet Esprit purifier sa mémoire, et il nous laisse le Christ le plus complet, et par suite le plus vrai, un Christ qui se trouble, qui pleure, qui connaît l'amitié, cette forme élective de la charité, — mais qui révèle aussi les secrets d'une vie où il est le Fils et l'Égal, Homme et Dieu tout ensemble.

Sorti de l'éternité pour y rentrer bientôt, allant de son Père à son Père, le Christ, comme un éclair, a traversé le temps. Quatre opérateurs ont saisi ce passage, et nous possédons ces quatre films, plus précieux que toutes les lettres du monde. Il est bien difficile d'écrire une *vie* de Jésus, ce qui supposerait qu'il a participé comme nous à la mobilité du temps, et c'est par un *tableau* que nous pouvons nous faire du Christ une idée accommodée à notre faiblesse.

Les Évangiles nous donnent ce tableau. Il frissonne légèrement, puisqu'il est inscrit sur le voile de l'histoire qui est successive, mais on y devine déjà la fixité de l'éternité.

APOSTOLUS.

Directives spirituelles de l'Église

L'ÉGLISE ET LE COMMUNISME

S. S. Pie XI vient de dénoncer en termes très pesés le péril du communisme. Ses paroles sont dans toutes les mémoires, mais il convient de les méditer, elles engagent à fond notre conscience chrétienne, en ce tournant de l'histoire.

Le premier danger, dit le Souverain Pontife, le plus grand et le plus général est certainement le communisme dans toutes ses formes et à tous ses degrés. Il menace tout et combat tout ouvertement ou le sape sournoisement : la dignité individuelle, la sainteté de la famille, l'ordre et la sécurité de la société civile, et par-dessus tout la religion, jusqu'à la négation ouverte et organisée de Dieu, et notamment la religion catholique et l'Église... Péril grand, total, péril universel : universalité proclamée et invoquée continuellement et sans voiles, réalisée ensuite et propagée par une propagande pour laquelle on n'épargne rien; propagande plus dangereuse quand, ainsi qu'elle l'a fait récemment, elle adopte des attitudes moins violentes et en apparence moins impies afin de mieux pénétrer dans des milieux moins accessibles et obtenir — comme elle l'obtient malheureusement — des connivences incroyables, ou tout au moins des silences et des tolérances d'inestimable avantage pour la cause du mal, et de très funeste conséquence pour la cause du bien (*O. R.*, 13-5-36).

Et tout d'abord notons que le Pape va au fond du débat : il accuse le caractère le plus profond du communisme, qui est son universalisme.

Sa mystique s'inspire d'un matérialisme totalitaire et « dialectique ».

« Le grand problème fondamental de toute philosophie et de la philosophie moderne au premier chef, écrivait Engels, c'est celui du rapport entre la pensée et la réalité, entre l'es-

prit et la nature. Lequel des deux procède de l'autre ? l'esprit procède-t-il de la nature ? ou la nature procède-t-elle, au contraire, de l'esprit ? »

A la question ainsi posée, le marxisme répond par le primat de la nature : c'est la négation de l'Esprit principe et fin de la nature, l'affirmation que la matière est mère de tout.

Ce matérialisme est « dialectique », en ce sens, dit encore Engels, que « le monde n'est pas fait d'*objets* achevés, mais constitue un ensemble de *processus* au sein desquels les objets paraissant immuables, ainsi que toutes leurs images mentales élaborées dans notre cerveau, changent perpétuellement ». Et ce changement s'affirme surtout dans la vie économique, sociale et politique, car l'homme est au premier chef le sujet de ce devenir : « Rien de définitif, rien d'absolu, rien de sacré. »

Dans ce devenir social, l'homme n'est plus une personne définie par son rapport à l'absolu divin, ayant une valeur, un destin infini et transcendant : il n'y a pas de nature humaine fixe, immuablement incarnée et possédée par l'individu, pouvant servir de base, de règle et de terme à l'action ; il n'y a pas en chacun de nous une âme à sauver. Dans sa réalité, dira Marx, cette essence humaine est « l'ensemble des rapports sociaux ». Et la loi de ces rapports est immanente à l'humanité qui peine sur la croûte terrestre : le devenir social n'obéit pas à une loi morale transcendante, il n'est pas dirigé par la conscience se réglant elle-même sur une vérité morale supérieure à la volonté de l'homme, contenue dans le commandement divin ou dans la raison humaine soumise à la Raison divine. Le communisme répudie toute moralité provenant d'une inspiration étrangère à l'humanité, et précisément étrangère aux classes sociales. La moralité communiste est entièrement subordonnée aux intérêts matériels de la lutte de classe du prolétariat : elle se déduit uniquement de ces intérêts qui sont tout l'enjeu du combat révolutionnaire. Est moral en définitive tout ce qui assure le triomphe du prolétariat et son bonheur terrestre.

Il faut aller au fond de cette « mystique » pour comprendre le dynamisme du mouvement communiste : à quoi tend tout l'effort idéologique et pratique de la révolution marxiste ; pour saisir aussi l'irréductible opposition du Communisme et du Catholicisme : « Entre deux extrêmes de pensée, écrivait fort justement Marc Scherer dans *Sept*

du 1er mai, deux conceptions de l'homme et du monde, deux volontés contradictoires appliquées à refaire un monde meilleur, il n'y a pas de commune mesure, pas de terrain de collaboration sérieuse, pas de chance d'entente ni d'alliance. Ni au point de départ ni au point d'arrivée, l'itinéraire communiste ne côtoie ou ne recouvre l'itinéraire catholique. La loyauté de la pensée comme celle de l'action nous fait un devoir de le dire en termes tels qu'on ne puisse s'y tromper. »

Cette incompatibilité essentielle dicte notre attitude en face du *communisme* ; dictera-t-elle aussi notre attitude envers les hommes qui subissent son influence ? C'est un tout autre problème.

Une solution de paresse consisterait à nous reposer dans une condamnation de principe et dans un refus d'engagement. Un autre péril serait d'engager le combat au nom d'intérêts de classe, ou de connivence avec eux, dans un esprit partisan aussi détestable à droite qu'à gauche. Le refus du communisme ne doit en aucun cas entraîner notre consentement au désordre établi, à la « misère imméritée des travailleurs ».

La tâche des chrétiens est précise : ils doivent mener à bien le grand œuvre de l'Action catholique, *incarner dans les faits le programme social de l'Église* et par là reconquérir au Christ les masses ouvrières. Ce n'est pas du dehors que cette conquête se fera, ce n'est pas sans contact avec ces masses qui subissent si dangereusement l'attrait du communisme.

Plus notre souci de pureté est grand, plus notre passion de charité doit être forte. La misère humaine n'a pas de couleur : le Christ ne demandera pas aux siens de quel « parti » était ce prisonnier qu'ils auront visité, cet homme nu qu'ils auront revêtu. Les vrais chrétiens sont le levain dans la pâte : plus la masse a besoin d'être soulevée, plus ils doivent s'y mêler, mais à condition qu'ils portent toujours en eux, lumineuse et rayonnante, cette foi vive qui les rendra séducteurs pour le bien et vrais ouvriers de chrétienté. C'est l'évidence même, seule une action catholique loyale, animée du plus pur esprit chrétien, soucieuse de mettre en pleine clarté sa doctrine et son idéal, sera dynamique et conquérante. Le pire danger, comme l'indique le Pape, serait l'équivoque. Nous ne pouvons en aucune « rencontre » consentir des « silences » qui seraient des abandons, des concours qui seraient des « connivences », des « tolérances » qui seraient des trahisons.

fr. Étienne Lajeunie, O. P.

Sur le Cinquantenaire de l'A. C. J. F.

Témoignage de chrétienté totale

Les jours de Pentecôte ont vu les fêtes jubilaires de l'Association Catholique de la Jeunesse Française. Ce grand mouvement de jeunes vient de célébrer avec une juste fierté les cinquante années d'apostolat religieux et social qui constituent désormais sa tradition déjà vénérable. C'est là un événement qui dépasse, en vérité, le cadre même de l'A.C.J.F. et qui prend, en notre époque désordonnée, une signification à la fois grave et rassurante. Grave sans doute, car le spectacle ne manque pas de grandeur de ces jeunes rassemblés de tous les points du pays et représentant toutes les classes sociales. Rassurante aussi, car, à ce spectacle, on comprend quelles réserves d'avenir et quelles promesses de résurrection pour notre société sont encloses en cette Association si profondément « racinée » dans la vie réelle de la jeunesse française, dont elle assume tous les besoins et toutes les aspirations pour les satisfaire selon les normes de l'esprit chrétien.

Et même, ce Congrès jubilaire a eu une signification plus haute. Il fut véritablement le témoignage d'une *spiritualité* concrète, vivante, efficace, convertissant en termes de prière toute la vie quotidienne de la jeunesse. Témoignage de chrétienté totale.

La qualité profonde de ce témoignage spirituel est peut-être ce qu'il y a de moins apparent dans l'action de l'A.C.J.F. On n'a pas lieu de s'en étonner, mais il suffit de se demander à quoi tient, depuis de si longues années, le succès du patient labeur social de l'A.C.J.F. pour entrevoir que jusque dans l'infime détail de l'action sociale et des « campagnes d'idées » se manifeste la présence efficace d'une

vie spirituelle : pour bien dire, il faudrait peut-être préciser que l'action quotidienne du mouvement, même dans ses réalisations les plus humbles, n'est pas autre chose qu'une *ascèse concrète*, une *épreuve* permanente de la vocation du chrétien dans le monde temporel.

Si, au regard extérieur, on remarque surtout la structure « spécialisée » de l'A.C.J.F., on ne doit pas en inférer qu'il ne s'agit là que d'un expédient commode ou d'une méthode heureuse d'apostolat et de conquête chrétienne. Il serait facile de montrer que la « spécialisation », loin d'être une recette parmi d'autres, répond à des nécessités, pour ainsi dire sociologiques, inscrites dans la nature même de la réalité sociale d'aujourd'hui. Le même souci de réalisme qui a conduit l'A.C.J.F. à se spécialiser, pour être de plain-pied avec les différents milieux sociaux, se retrouve dans la « spiritualité » du mouvement. De la même façon que les *classes* remplissent dans la société des *fonctions* différentes et complémentaires, les classes ont une façon différente selon les « états » de prier et d'imprégner de christianisme la vie des hommes.

Tout appartient au Christ : il n'est pas un geste de la vie de travail qui ne doive Lui être rendu. Humble offrande du labeur quotidien. Si l'A.C.J.F. a tant lutté pour restaurer dans le monde moderne, et d'abord dans la conscience des jeunes réunis en ses rangs, la valeur du *travail humain* et en exalter la sainteté, c'est vraisemblablement parce que, pour tout homme, il n'est pas de meilleur témoignage de fidélité que d'être, en toutes choses, ressemblant au Christ. Accomplir tous les travaux comme le Christ les accomplirait Lui-même, incarner la prière dans les actes du travail qui définissent la vocation de chaque individu, c'est là, directement, installer la prière au cœur même de la vie de tous les jours, relier le monde à son Créateur, transformer tous les instants de la vie en un offertoire et comme en une louange permanente au Dieu des âmes.

Il n'est donc pas indifférent à la vie spirituelle de notre temps que des jeunes aient voulu témoigner pour la valeur de prière du travail. Ils aiment à dire que la vie de travail, au contact et dans le compagnonnage des choses parfois rebutantes ou hostiles, est pour chacun d'eux une école de sainteté. Ce n'est pas, en tout cas, en faisant *abstraction* de leur vie réelle qu'ils cherchent à rencontrer leur Maître.

En établissant une exacte concordance entre la vie de travail et la vie de prière, l'A.C.J.F. a donc appris à ses membres à faire du Christ leur compagnon et leur ami de tous les instants. On pourrait méditer à loisir sur le retentissement spirituel et social d'une semblable expérience. Ce serait montrer en quelque sorte le *sens sacramentel* du travail de chaque classe et de toutes ensemble, et la double catholicité de cette prière : catholique d'abord parce qu'elle prend la totalité de la vie de chaque individu et la totalité de la vie de chaque classe, en donnant une coloration originale à chaque expérience religieuse, selon le genre de travail qui lui sert de support et de thème ; — catholique encore parce que l'originale prière de chaque classe s'harmonise avec celle de toutes les autres, assumant ainsi tous les labeurs dans l'unité de la même offrande, diverse selon les états, une selon la destination. Là est sans doute le secret et la raison profonde de l'expérience *sociale* que fait l'A.C.J.F. Si le mot de *collaboration sociale* n'est pas chez elle un vocable vain, si, en toute vérité, elle réalise en profondeur et sans renoncer à l'intelligence des besoins concrets et des intérêts parfois divergents des classes, une unité organique des âmes, c'est que d'abord elle a scellé dans une communauté de prière la diversité des labeurs et des âmes. Par là, les gens d'A.C.J.F., tout en restant très proches de la vie réelle dans son infinie bigarrure, donnent le témoignage de l'unité dynamique et de l'harmonie de l'Église. C'est, au sens précis du terme, une *expérience d'Église* que leur prière et leur apostolat réalisent.

Pendant les fêtes jubilaires de la Pentecôte, nous avions l'occasion de contempler cette foule, diverse et une, de jeunes venus prier ensemble et travailler ensemble. Avec un éclat où resplendit l'enthousiasme et la fierté de leur jeunesse vouée au Christ, ils ont montré ce que c'est que la charité fraternelle passant aux actes. Il faut, toutefois, pour bien comprendre le sens et la portée de leur rencontre, se souvenir que, malgré leur nombre, ils n'ont été que des représentants et comme des ambassadeurs. Représentants

non seulement de leurs camarades déjà entrés dans l'amitié de leur mouvement et liés au même apostolat, mais surtout de tous « les autres », de tous ceux qui n'ont pas été là parce que la défiance ou l'erreur les tient à l'écart de la joie et des espérances et des promesses de salut de l'Association. Ainsi la prière qui est montée vers le ciel pendant les cérémonies jubilaires aura été, autant qu'une action de grâces pour ces cinquante années tant bénies par le Maître, une prière apostolique implorant que, par le ministère de ces jeunes, assemblés pour montrer au monde leur force joyeuse, disciplinée et libre, ceux qui attendent la lumière et cherchent la voie de leur destinée d'hommes soient enfin accueillis dans la maison du Père et participent aux certitudes chrétiennes.

En vérité, l'A.C.J.F. nous a fait vivre de grandes journées, grandes à la mesure même de la tâche qui reste à accomplir dans l'œuvre de Rédemption et de l'espérance qu'une jeunesse fidèle fait lever sur notre monde en proie aux démons.

PIERRE-CHARLES PRILLARD.

La formation chrétienne des tout-petits

L'œuvre de la Formation Chrétienne des Tout-Petits a été fondée au diocèse de Paris il y a trois ans déjà. L'Archiconfrérie des Catéchismes considère comme sa sœur cadette cette œuvre nouvelle et l'a accueillie auprès d'elle, 19, rue de Varenne (1).

C'est là, salle d'Hulst, qu'a eu lieu, le 4 mai dernier, sa première manifestation publique sous la forme d'une Journée d'Études, présidée par M. le chanoine Lieutier, Directeur général de l'Œuvre des Catéchismes : une Séance d'études, une Exposition, une Séance plénière. Cette Journée a été suivie par un grand nombre d'auditeurs, chez qui l'œuvre a suscité beaucoup d'intérêt et de sympathie.

Le moment semble donc venu de présenter *La Formation Chrétienne des Tout-Petits* aux lecteurs de *La Vie Spirituelle* ; et nous ne pouvons mieux faire pour cela que de nous servir des « rapports », particulièrement substantiels et vivants, qui ont été lus à la Séance d'études.

Le mal a combattre : la déchristianisation

C'est un fait, — sur lequel tous les chrétiens se lamentent —, et que les Dames catéchistes touchent du doigt quand elles voient leur arriver des enfants de neuf ans, ignorant tout de Dieu, de son Christ, de leur âme, ne sachant donc pas prier. Dès lors, le Catéchisme — dont la lettre les rebute, en général — leur est, en effet, enseigné et même expliqué; mais cet enseignement, s'il est reçu par eux, n'est pas *assimilé* : il reste pour eux une théorie, non une *vie*.

Pour travailler en profondeur, selon les indications du

(1) Secrétariat de la F. C. T. P., 19, rue de Varenne, Paris-VII^e^. Ouvert tous les jours, *sauf* le mercredi, de 14 heures à 17 h. 1/2.

Souverain Pontife, à rechristianiser les « milieux de vie », il faut reprendre les choses par la base, « commencer par le commencement », et apprendre aux enfants à *vivre en chrétiens* dès leur jeune âge, parce que :

— Les facultés des tout-petits sont plus réceptives, humainement parlant; et, surtout, leurs âmes sont encore pures et plus proches de la grâce baptismale.

— Les impressions premières subsistent davantage ; il faut graver Dieu dans l'âme des petits *avant* qu'ils aient subi l'influence de l'école, des camarades, de leur milieu indifférent ou hostile à toute religion.

— Par les petits, on atteint mieux les familles; les tout-petits, sans respect humain et en toute candeur, racontent, chez eux, tout ce qu'ils font ou apprennent; ils obtiennent aussi plus facilement ce qu'ils veulent de leurs parents.

L'esprit de l'œuvre

1° *Dans une atmosphère familiale...*

Pie XI a écrit, dans son Encyclique sur l'éducation de la Jeunesse : « De règle, l'éducation la plus efficace et la plus durable sera celle qui sera reçue dans une famille chrétienne bien ordonnée et bien disciplinée, et son efficacité sera d'autant plus grande qu'y brilleront plus clairement et plus constamment les bons exemples. »

A l'heure actuelle, combien de familles ne réalisent pas ce milieu désirable !

Donc, il faut créer, pour les enfants que nous voulons atteindre — ceux des milieux populaires, et de préférence ceux des familles les plus indifférentes ou même hostiles —, une « famille » où, pendant quelques heures chaque semaine, ils puissent vivre dans une atmosphère chrétienne.

Mais, s'occuper d'enfants « tout-petits », de trois à huit ans, n'est pas l'affaire du prêtre; pour suppléer les mamans déficientes du point de vue spirituel, il faut d'autres mamans.

L'œuvre aura donc des « Mamans d'âme », jeunes filles dévouées, gaies, maternelles, profondément pénétrées et de la grandeur de leur tâche et de tout ce qu'elles auront à faire passer dans l'âme de ces petits. Des « Sessions de For-

mation », spirituelle, liturgique, pédagogique, les y préparent.

2° *Apprendre aux tout-petits les vérités essentielles*

Leur présenter les *grandes lignes* de la religion — dans des termes qui leur soient accessibles, évidemment —; surtout selon un plan simple, qui ait de l'unité et de la clarté.

Tout d'abord, la Création (qui révèle à l'âme son Dieu, Créateur, Tout-Puissant); puis la chute, avec les misères physiques et le désastre spirituel. Immédiatement après, l'Incarnation, la Rédemption (Dieu Sauveur), la Croix — et la Messe, qui est le centre de notre enseignement aux tout-petits, comme elle est celui de la vie chrétienne.

Mais ce n'est que progressivement que nous livrerons à l'enfant les richesses de notre foi. Sur ces premières bases, nous reviendrons constamment, plaçant, d'année en année, autour de cette ligne unique, les faits importants, puis les détails.

3° *Et, surtout, les former à la vie intérieure*

Donner aux enfants le *sens chrétien*, c'est travailler à leur persévérance.

« Le péril moderne est de dissocier la religion et la vie. »

Nous nous servons des réflexions des enfants, de leurs actions courantes pour leur faire chercher le surnaturel derrière l'humain et le tangible.

Nous étayons cette formation du sens chrétien sur l'Église, « la grande famille du Christ qui, pour cette raison, est le milieu éducateur le plus étroitement et le plus harmonieusement uni à celui de la famille chrétienne » (Encycl. sur l'éducation).

La liturgie nous aide beaucoup dans cette partie de notre travail; car les petits s'assimilent et retiennent facilement le sens des gestes et des symboles. Les visites à l'église les habituent à la considérer comme « leur » maison. « J'ai trois maisons, nous disait un jour l'un d'eux : chez papa-maman — l'église (paroissiale) — et le ciel. »

L'habitude de la prière (nous apprenons à nos petits à « parler » à Jésus), dans le sens de l'action de grâces surtout; les vertus théologales, en particulier la charité surna-

turelle, voilà ce que nous essayons d'éveiller et de développer en eux. La place nous est trop mesurée pour que des exemples puissent faire saisir sur le vif les manifestations, chez ces enfants, d'une véritable vie intérieure, mais nous les constatons, nombreuses, spontanées, jaillissantes comme de l'eau vive.

Moyens d'action de l'œuvre

A) *Directs : Les réunions du jeudi de nos tout-petits*

Nous nous y inspirons des méthodes de Jardins d'Enfants pour les occupations manuelles; mais seulement en tant que moyen de préciser et d'accentuer l'enseignement religieux, en le faisant passer par les sens de l'enfant : vue, ouïe, toucher, si ouverts, si enregistreurs; l'idée centrale fixe ainsi l'attention de l'enfant et atteint son intelligence.

Les séances sont très variées : le « cours » est donné sous forme de récits de « La plus belle Histoire », avec images, tableaux et cartes (Méthode Gahéry et d'Aubigny, adaptée et complétée); ensuite, les petits se groupent par six ou huit autour de leurs Mamans d'âme respectives ; celles-ci leur font raconter ce qui a été expliqué, — s'assurant ainsi qu'ils ont bien compris, — provoquent leurs réflexions, leurs questions, leur suggèrent une résolution pratique. Occupation manuelle, jeux, chants viennent alors. Tout se passe dans la joie. « Je voudrais bien que ce soit tous les jours « la classe du Petit Jésus », disait un de nos petits. Tous pensent ainsi, venir aux réunions du jeudi est pour eux une fête.

Les enfants sont pris et ramenés *chez eux* par les Mamans d'âme (occasion de contact avec les familles, que nous nous efforçons d'atteindre *par leurs petits*). De même pour la Messe du dimanche, pour laquelle ils ont des places d'où l'on voit parfaitement l'autel; ils savent très bien en reconnaître les parties principales et ne manquent pas, à l'Offertoire, d'offrir leurs petits « sacrifices » de la semaine avec « le grand Sacrifice de Jésus ».

Des colonies de vacances *de tout-petits* sont encore un moyen d'avoir la sympathie des familles et, sur l'enfant, une action plus prolongée.

B) *Indirects : Éditions, Bibliothèque, Revues*

1° La F.C.T.P. doit créer et éditer des dessins à colorier, des découpages, toute une série de jeux éducatifs religieux, qui soient spécialement étudiés et adaptés pour les tout-petits (1). Il y a beaucoup à faire en ce sens. Tous ces moyens matériels d'enseigner aux tout-petits le spirituel ont fait l'objet d'une exposition, qui a été très visitée et très goûtée.

2° Ajoutez-y une bibliothèque « consultative », due en grande partie à l'obligeance de MM. les éditeurs catholiques. Les catéchistes, les éducatrices, les mères de familles chrétiennes peuvent venir consulter son fichier (par ordre alphabétique et par matières), feuilleter ses 450 volumes, et trouver ainsi rassemblés des renseignements précis et précieux sur la littérature *religieuse* pour enfants.

3° Enfin, l'œuvre édite deux modestes revues :

— L'une, *Formation Chrétienne des Tout-Petits* (2), destinée aux personnes s'occupant d'enfants dans les œuvres.

— L'autre, que son titre *La Vie de l'Église dans la Famille* (3) définit suffisamment, destinée aux familles chrétiennes ayant de *jeunes* enfants (aussi aux « jardinières », cheftaines de Louveteaux et de Jeannettes).

Importance et actualité de la F.C.T.P.

La Séance plénière de cette Journée nous en a convaincus.

— Une conférence du R. P. Robinne, directeur de la revue *Unitas*, jeta « un cri d'alarme : l'action des sans-Dieu contre les tout-petits ». Eux aussi cherchent à les atteindre — par des jardins d'enfants !

— « La réponse » de M. le chanoine Pasteau, sous-directeur des Œuvres du diocèse de Paris, nous fut donnée... sous la forme d'un exposé de l'œuvre de la F.C.T.P., en faisant ressortir les trois grandes idées directrices : — faire comprendre à l'enfant qu'il a une âme; — lui donner la notion, aussi « réalisée » que possible, de Dieu, Créateur et Père; — et celle de Jésus Sauveur.

(1) Demander le prospectus au Siège de la F.C.T.P.
(2) Paraît dix fois par an. Abonnement : 3 fr.
(3) Paraît neuf fois par ans, aux « Temps Liturgiques ». Abonnement : 5 fr.

— Le R. P. Sirot, O. P., montra les solides fondements théologiques de cette œuvre.

— Enfin, M. le chanoine Lieutier donna les conclusions « en un mot, puis en quatre mots ». Donnez. — Vos prières : mettre ainsi l'âme des tout-petits en contact direct avec Jésus-Christ est œuvre essentiellement surnaturelle. — Votre sympathie : en faisant connaître l'œuvre. — Votre argent... : afin que la F.C.T.P. puisse intensifier ses publications et sa propagande. — Vos personnes.

Surtout vos personnes...

La moisson est grande...

pour les ouvrières de cette forme d'Action catholique. Dans les campagnes, même « pitié » que dans les villes et leur banlieue.

Nous avons déjà 18 centres, à Paris et en province, comptant plus de 800 enfants. Dans bien des paroisses, on nous demande d'établir l'œuvre, et nous devons refuser : nous n'avons pas de « Mamans d'âme ».

Et, cependant, quelle forme d'apostolat plus formatrice, pour la jeune fille qui s'y donne, — et qui la prépare mieux à son rôle de maman au foyer qu'elle fondera ?

Quelle forme d'apostolat plus directe, donc plus consolante, plus « enthousiasmante » même que cette tâche de mettre l'âme de ces petits en contact avec leur Dieu ?

Faut-il reprendre ici la parole de l'Écriture : « Les petits ont demandé du pain, et il n'y avait personne pour le leur rompre » (Jer., IV) ?

Ou dire seulement que, en face de l'activité des forces du mal, le temps presse si nous voulons, mon Dieu, « que Votre Règne arrive... jusqu'aux cœurs de vos petits, avant le paganisme, avant le mal; que Votre Règne arrive sur ce domaine que, trop souvent, l'on vous refuse : une toute petite âme dans son innocence baptismale ».

Puisse le Seigneur susciter de nombreuses vocations de « Mamans d'âme » qui *aideront* à mieux se réaliser la parole de notre Sauveur : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Grégoire.

Notre enquête[1]

Paroisses et mouvements spécialisés

Conceptions de la paroisse

L'avantage d'une enquête est de permettre d'abord l'expression d'idées, d'observations, de tendances diffuses et souvent confuses pour faire ensuite œuvre de clarté. La conception de la paroisse sortira-t-elle plus lumineuse de notre consultation ? Nous le souhaitons, car c'est nécessaire. Mais ce travail de clarification ne pourra se faire qu'au terme de l'enquête, quand les conceptions les plus diverses auront révélé leur riche complexité et leur réelle complication. Nous donnons aujourd'hui, sans commentaire, cinq courtes réponses qui nous feront déjà prendre conscience de cette diversité. L'une nous vient de Paris, l'autre de Versailles, la troisième de Lyon, la quatrième de Cambrai, la cinquième de Besançon.

La paroisse, organisation ancienne actuellement insuffisante

La paroisse est une organisation déjà ancienne, qui a été faite peu à peu, mais qui est arrivée au stade actuel à une

(1) Menée de concert avec *L'Union*, revue mensuelle des œuvres. — Cf. *La Vie Spirituelle*, 1er février 1936, p. 196; 1er mars, p. 312.

époque d'unanimité chrétienne presque totale. Il s'agissait de procurer les bienfaits de la vie surnaturelle à un groupe vivant sur un territoire déterminé et de l'entretenir dans la foi. D'où réunions et manifestations du culte, prédications, offices religieux.

Il ne s'agissait pas de conquérir les âmes, mais de les faire vivre. Le droit canon a sanctionné cette organisation et l'a fixée, établissant les droits et devoirs des curés. Mais il a aussi reconnu que cette organisation ne convenait pas aux régions non chrétiennes, et il en a prévu une autre pour les pays de missions.

Or l'esprit public a évolué dans un sens non chrétien, et l'organisation paroissiale a montré son insuffisance parce qu'elle n'a pas su conserver les fidèles, elle ne s'est pas adaptée suffisamment, et très réduits sont actuellement ses moyens de conquête; elle invite à ses offices et prédications, à ses confréries tous ceux qui vivent sur son territoire et qui, même en temps de mission, y répondent en nombre infime. Elle atteint peu de monde, et ceux qu'elle atteint le sont bien peu.

Elle a organisé des œuvres paroissiales qui ont réussi à garder un certain nombre de ceux qui les ont fréquentées, mais, malgré cela, on a fini par se rendre compte que, même pour garder les fidèles, les œuvres paroissiales avaient besoin de ces fidèles...

En fait, la paroisse, comme telle, n'a jamais pu réussir de grands mouvements de conquête dans les villes. Les victoires religieuses que nous avons applaudies viennent d'organisations extra-paroissiales ou supra-paroissiales. Quand Mgr Gibier voulut entreprendre la conversion de son diocèse, il créa une organisation supra-paroissiale : arrondissement, canton, paroisse, une armée conquérante avec ses divisions, ses brigades, ses régiments. La conquête a pu se faire quand les curés ne se sont plus considérés comme les maîtres canoniques de leur paroisse, sans liaison avec leurs voisins, mais sont entrés à leur place dans l'armée diocésaine...

Depuis quelques années, les mouvements spécialisés ont pris naissance : ils sont conquérants, mais ils débordent le cadre paroissial...

(*Paris.*)

La paroisse, famille spirituelle

1. La paroisse, groupant autour de son clocher et de son clergé ceux qui ont été gagnés à la foi et que rapproche l'habitation, trouve dans sa cohésion un *multiplicateur puissant* des éléments de vie surnaturelle que lui apporte l'apostolat hiérarchique.

Elle a pour *lien* la charité, avec le désir ardent du règne de Dieu à établir de plus en plus dans les âmes, et auquel ne peut demeurer étranger aucun des fidèles.

Elle a pour *objet* toute la vie religieuse, c'est-à-dire la lumière de la foi toujours plus adaptée et développée, les encouragements toujours plus attentifs et dévoués à la pratique de tous les besoins, la distribution toujours mieux assurée et facilitée des sacrements, l'hommage public à Dieu toujours plus digne de Lui.

Elle ne peut pas se désintéresser des préoccupations même *matérielles* de ses membres, puisque ces préoccupations sont ou le cadre ou l'obstacle de leurs intérêts spirituels.

Elle sait *s'adapter* à toutes les circonstances dans lesquelles la vie spirituelle de ses membres a à se développer en les éclairant de sa foi et les animant de sa vie surnaturelle.

2. Rayonnante, elle incorpore à mesure ceux qu'elle gagne, car c'est seulement dans son sein qu'ils trouveront tout ce dont ils ont besoin pour vivre pleinement leur foi (jusques et y compris l'exercice de l'apostolat), et c'est ainsi qu'elle est *conquérante*; il ne lui suffit pas, en effet, d'avoir converti quelqu'un, il faut l'introduire dans son sein.

3. Cette *incorporation*, qui est une nécessité pratique de pleine vie chrétienne en tous ses différents devoirs personnels, est aussi une obligation directe parce qu'elle seule assure l'adhésion à l'Église du Christ. De telle sorte que la paroisse, véritable *cellule sociale* dans le domaine spirituel, introduit de plein droit ses membres dans la société spirituelle qui est l'Église, comme la famille naturelle, cellule

sociale dans le domaine temporel, introduit de plein droit ses membres dans la société temporelle.

4. Ce rôle de la famille paroissiale, s'exerçant sous l'impulsion de ses chefs spirituels et avec la collaboration de tous ses membres, entraîne la fondation de toutes *les œuvres* que les circonstances révéleront opportunes pour l'objectif constamment en vue, et la nécessité de donner à ces œuvres un caractère *institutionnel*.

Elle devra aussi tendre à spiritualiser, christianiser les institutions même temporelles auxquelles appartiennent également les membres, parce que sans cela Dieu ne régnerait pas pleinement.

5. L'apostolat, dont le devoir s'impose à tous nos chrétiens et dans lequel excelleront les plus généreux et les plus capables, apostolat de soutien et de conquête, s'exercera pour chacun principalement dans son *milieu*, qui lui est plus prochain, et où il est plus apte : milieu familial, milieu scolaire, milieu d'âge et de sexe, milieu professionnel, milieu social, milieu politique, milieu de rapprochement temporaire, comme le milieu militaire, etc., sans oublier que la paroisse, à ce point de vue, est réellement aussi un milieu.

(*Versailles.*)

La paroisse, cité chrétienne

Le malaise, la « gêne véritable » que l'on peut remarquer entre les Mouvements spécialisés d'une part, les œuvres et la vie paroissiale d'autre part, tiennent en grande partie, croyons-nous, au peu de vigueur avec laquelle sont déterminées les attributions de ces deux organismes vitaux de l'Église catholique. Peut-être, en précisant leurs rôles respectifs, arriverait-on à éviter des conflits légers sans doute, mais toujours douloureux, et à réaliser l'organisation totalitaire nécessaire à l'établissement ici-bas de la Cité de Dieu.

Le rôle de l'Église militante se ramène, nous semble-t-il, à deux points principaux : prendre les hommes dans leur

milieu humain, les rendre parfaits chrétiens, c'est-à-dire membres *conscients* du Corps mystique du Christ.

Pour réaliser ce double travail, deux organismes : Mouvements spécialisés, Cité paroissiale (1). Que vont-ils être ?

I. — Mouvements spécialisés

Leur but. — Il est bien indiqué : pénétrer les milieux paganisés — les humaniser — faire naître en eux l'inquiétude religieuse, et ainsi les amener au christianisme. Notons qu'ils s'adressent plutôt aux jeunes et aux adultes.

Leur genèse. — Ils doivent être, nous semble-t-il, un *épanouissement* de la vie chrétienne dans tel ou tel milieu social. Non pas un but en eux-mêmes, mais plutôt la conséquence d'un état d'âme, l'état « chrétien », base du comportement individuel.

Un baptisé, situé dans un milieu social déterminé, en tant qu'*individu*, accomplira chrétiennement tous les actes de sa profession, et ainsi christianisera celle-ci par le fait même; en tant que *membre du Corps mystique*, et d'autant plus qu'il aura une conscience plus profonde de cette appartenance, se sentira uni à ses compagnons chrétiens, et travaillera avec eux, dans leur milieu commun, à l'accroissement du Christ total.

II. — Cité paroissiale

Son office est très clair : *Incorporer* les hommes au Christ par le Baptême : soit enfants, soit adultes, que lui amènent les mouvements spécialisés ; *les instruire* selon leur âge et durant leur vie entière; leur *faire vivre* leur christianisme, et c'est là le point capital : leur faire prendre conscience clairement de leur appartenance au Corps mystique du Christ, mettre et conserver au principe de leur comportement l'état psychologique *chrétien*. — Cela au moyen des

(1) Notons une fois pour toutes que la Cité paroissiale n'est qu'une cellule de la Cité catholique, une « concrétisation » de celle-ci pour les habitants de tel territoire.

sacrements et d'une liturgie vivante, secondés sur le plan naturel par toute une ambiance, tout un contexte chrétien.

En somme, les *Mouvements spécialisés* visent directement et par eux-mêmes à une **action** conquérante (indirectement à la formation de leurs membres); la *Cité paroissiale* tend directement et par elle-même au développement de la **vie chrétienne** chez ses membres (*ipso facto*, mais, par voie de conséquence, elle les oriente vers l'apostolat). D'où nous concluons : la *coopération* intime des deux organismes est possible, nécessaire et essentielle. La *priorité*, au moins logique, revient à la Cité paroissiale : priorité de l'*état* sur l'*acte*, « *agere sequitur esse, modum agendi sequitur modum essendi* ».

Dans une telle conception des Mouvements spécialisés et de la Cité paroissiale, y a-t-il moyen de répondre d'une manière satisfaisante aux difficultés soulevées par le « Questionnaire » ?

Oui, nous semble-t-il.

Remarquons tout d'abord que nous ne nous trouvons pas en présence de deux « *formes* » de vie catholique, mais plutôt de l'*activité vitale catholique* comme telle (cité paroissiale) d'une part — et de son *épanouissement* dans le milieu social (action spécialisée) d'autre part. Ce ne sont pas là deux *modalités* d'une *même* chose : la vie chrétienne, mais sa « *réalisation* » et sa *conséquence* (celle-ci conditionnant d'ailleurs le développement de celle-là par l'apport de membres nouveaux).

Ceci posé, passons à l'examen des difficultés.

Allons-nous réduire l'activité de l'un des organismes en présence au profit de l'autre ? Certes non, puisqu'ils se *conditionnent* mutuellement. Il suffira de préciser le domaine de chacun.

Il ne sera pas question d'*intégrer* les mouvements spécialisés aux cadres paroissiaux, ce qui ne pourrait que gêner l'**action** de leurs membres, laquelle, étant assujettie au milieu *social*, ne peut guère tenir compte du facteur « *territoire* ».

Mais lorsqu'il s'agira de développer la **vie chrétienne**, de faire prendre conscience à tous les baptisés de leur *unité* foncière, il semble bien qu'alors une division basée sur la classe sociale, déjà assez autonome naturellement, risquerait d'aller à l'encontre du but. Puisque cependant un morcellement de la cité chrétienne est nécessaire, celui qui a son principe dans le *lieu d'habitation* (ou peut-être dans l'*âge*) et qui, par suite, est *purement matériel*, nous apparaît le meilleur.

Sur le plan de la vie chrétienne la paroisse doit être *totalitaire*, et non pas seulement agent de coordination — à moins de dire qu'elle coordonne en tant que *principe commun*, à la manière dont la centrale électrique est un lien d'union entre les diverses machines qu'elle met en branle.

Bien loin donc de se nuire, il nous semble que Cité paroissiale et Mouvements spécialisés doivent s'apporter une *mutuelle entr'aide*.

La *Cité paroissiale* favorise les Mouvements spécialisés : en inculquant à l'enfant une solide *culture chrétienne* (au sens fort du mot), en l'habituant à *réagir chrétiennement* partout où il se trouve, elle prépare pour les Mouvements spécialisés des militants de premier ordre; en développant chez les jeunes et les adultes l'*état psychologique chrétien*, de telle sorte qu'il reste toujours à la base du comportement, quelque importance qu'acquière l'état psychologique social, elle préserve les Mouvements spécialisés de *déviations* qui pourraient leur être fatales; en **unissant** sur le plan *chrétien* des baptisés de tous les milieux, elle coordonne (au sens où nous l'avons dit) les divers mouvements, et leur assure ainsi une *action maxima*; en faisant de tous les baptisés des chrétiens conscients de leurs responsabilités, elle suscite un *dynamisme apostolique* qui a son résultat immédiat dans la vitalité des Mouvements spécialisés.

Les Mouvements spécialisés favorisent la Cité paroissiale. Cela n'a guère besoin d'explication. Qu'il nous suffise de mentionner : le *recrutement*, sans lequel la cité chrétienne ne se développerait pas et n'atteindrait que très imparfaitement son but; l'*issue* donnée aux sentiments altruistes, l'*assouvissement du désir d'apostolat*, sans lesquels la vie chrétienne risquerait fort de s'étioler dans la cité.

En somme, la conciliation nous paraît devoir être faite à partir de ce principe que : *En tant que chrétiens*, les hommes font partie de la *Cité chrétienne* concrétée pour eux dans telle Cité paroissiale; *en tant que chrétiens appartenant à tel milieu social, et désireux d'instaurer dans ce milieu le règne du Christ*, ils se groupent en *Mouvements spécialisés* d'Action catholique.

(*Lyon.*)

La paroisse, face religieuse de la « Cité »

Ne faut-il pas, pour voir clair, retrouver les notions authentiques ?

I. — Notion de paroisse

Ce mot de « paroisse » est sujet à des équivoques.

Historiquement, il semble qu'une ville étant trop grande pour un seul prêtre, on a divisé les villes épiscopales en « quartiers » pour mieux répartir les responsabilités. Mais la cité entière ne faisait qu'un de par l'unicité de l'évêque. Il y a « une église par cité ».

L'erreur consiste à considérer les *églises* des autres villes sur le même pied que les *paroisses* de l'église cathédrale.

Disons donc que la cellule de base c'est, non pas la paroisse, mais l' « église » ou, si l'on veut, retenons le mot, mais sachons que ce mot de « paroisse » désigne en somme la « face religieuse de la cité ».

II. — Notion d'église

Retournant le mot de saint Cyprien (*plebs adunata sacerdoti*), disons qu'une église c'est un prêtre (évêque) qui, avec son élite, fait de la cité une communauté, une vraie fraternité. Par conséquent, c'est au curé qu'incombe le devoir de former « la paroisse » en communauté.

Une double remarque : le mot « curé » désigne, ici, le chef religieux d'une cité avec ses dépendances géographiques. Il répond aux évêques de l'ancienne Afrique du Nord;

à certains évêques italiens actuels qui n'ont guère qu'une ville à gouverner. Pratiquement, en beaucoup de cas, c'est notre « Doyen » actuel, à qui il faudrait peut-être rendre la responsabilité effective de son district.

On ne peut concevoir un prêtre vivant et agissant seul. Sans doute, il donne la vie : « *forma* gregis ». Mais il agit avec ceux qu'il a su grouper autour de lui : « forma *gregis* ». Par conséquent, le curé, c'est un prêtre plus son élite, soit sacerdotale, soit laïque.

Le *but de sa vie*, c'est d'abord le culte. Là, le « curé » vise à ce que la collectivité des fidèles forme une « église », c'est-à-dire une fraternité groupée autour du Christ, pour le Christ. D'où importance de la Messe et des offices paroissiaux.

Puis les âmes : aidé de son élite authentique, le curé veut faire régner partout l'esprit du Christ. Ses soins vont d'abord aux pauvres, aux malades, aux enfants. (Bien qu'ici, comme d'ailleurs pour le culte, le « laïcat » soit indispensable, nous n'avons pas encore vraiment l'Action catholique, parce que la besogne est nettement sacerdotale.)

Le curé doit ensuite rechristianiser les milieux. Voici l'ordre d'importance de ces milieux : d'abord le milieu paroissial à rétablir ; ensuite les milieux de famille (la famille étant le noyau de la société); ensuite les milieux de travail.

Réflexions sur ce dernier point :

1° Il se peut que, concrètement, le milieu de travail soit le plus urgent à conquérir. Question d'opportunité, non de théorie.

2° On peut en déduire la place des aumôniers d'œuvres : cette place est plus que légitime, mais elle est subordonnée à celle des « curés ». Subordonnée quant à la modalité : « Le Pasteur connaît ses brebis. » Subordonnée aussi quant à la finalité : les hommes d'œuvres étant d'abord ordonnés au culte et à l'édification de la famille « paroissiale ». Cependant, que cette place soit nécessaire, c'est une évidence.

3° Une fois de plus, pour retrouver la place des aumôniers d'œuvres, retrouvons la notion authentique de « paroisse ». C'est un ensemble géographique. Par conséquent, l'unité de base, ce n'est pas le quartier, c'est l'église. Pra-

tiquement, c'est le doyenné. Souvent, surtout en province, une paroisse sera trop petite pour posséder toutes les œuvres : « On ne peut tout planter dans son jardin quand on a un petit jardin. »

Que les mouvements spécialisés s'organisent au cœur, au centre des cités, en accord avec ceux qui doivent ou devraient les régir; au décanat avec le chef du décanat. Qu'ils renoncent à s'épuiser aux extrémités, en des groupes squelettiques ou chimériques. Ils pourront plus facilement tenir compte des consignes qui viennent des centres; en même temps, ils trouveront, avec leur vraie raison d'être, une orientation et une force qui leur manquent trop souvent, du moins en nos diocèses de province.

4° Pour ce qui est des laïques, on voit qu'il pourrait être question d'échelons : un premier échelon consisterait en un ministère très proche de celui du prêtre, vraiment sacerdotal. Un échelon intermédiaire, milieu paroissial et milieu de famille, où l'action du laïque est déjà plus autonome, bien qu'il s'agisse, à proprement parler, d'introduire un véritable esprit sacerdotal. Enfin, un dernier échelon, où le laïque a vraiment une action « laïque » à exercer : pour parler très « en gros », disons que, partis du surnaturel pur, nous touchons ou nous frôlons le naturel à l'état pur. Le prêtre spécialiste y trouve sa place indispensable, comme le prêtre professeur. Le « curé » ne peut pas s'y consacrer à fond. Si nous avons distingué, c'est lui qui est chargé d'unir.

E. Guiot,
Directeur au Grand Séminaire
de Cambrai.

La paroisse, communauté spirituelle collaborant à la christianisation de la société temporelle

L'ensemble du questionnaire me semble bâti sur une équivoque. Il oppose « deux séries d'organismes » (1), ani-

(1) Disons, pour la clarté, que le questionnaire n'oppose pas,

més par l'Église, qui se trouvent être « de structure bien différente », convient-il, mais dont il omet de distinguer le degré et le mode d'intégration à l'Église elle-même.

C'est trop peu dire que la paroisse est « animée » par l'Église, alors qu'elle est l'Église même dans ses relations les plus immédiates avec les fidèles. Société spirituelle, ayant pour fin la sanctification des âmes dont elle a la charge, elle ordonne son activité par rapport à ce but, en se servant, au mieux, des moyens les plus adaptés. L'un de ces moyens, reconnu parmi les plus efficaces, sera de travailler à *christianiser la société elle-même*, à quoi tendent les mouvements spécialisés.

Qu'on veuille bien garder dans l'esprit cette distinction fondamentale entre *Église* et *Société chrétienne*.

L'Église est la Société spirituelle qui a pour fin le règne de Dieu et le salut des âmes.

La Société chrétienne est une *société temporelle* qui a pour fin immédiate la destinée temporelle des personnes humaines. Elle est chrétienne dans la mesure où cette fin temporelle est poursuivie en dépendance de la destinée surnaturelle de ses membres.

L'Église a sa structure propre en fonction de la fin poursuivie, et la Société a la sienne propre en fonction de sa fin à elle.

Un des buts de l'Église, pour atteindre sa fin, est de *conquérir la Société temporelle* ; mais cette conquête ne consistera jamais à réduire la structure de la Société à la sienne, comme s'il ne devait plus exister de par le monde que la société ecclésiastique. Cela paraît énorme d'énoncer pareille prétention. Et pourtant, certains curés donnent à penser qu'ils ne connaissent pas d'autres cadres sociaux que la Société paroissiale.

Une société conquise par l'Église garde donc sa structure propre *irréductible à l'organisation ecclésiastique*.

Cette distinction préalable étant bien marquée, il apparaît que l'Action catholique, dont le type achevé se trouve

mais distingue deux organismes. Distinction imposée par les faits et l'évolution même de la vie religieuse actuelle. Il y a organisme dès qu'il y a force organisée et fonction de vie. A ce titre, les mouvements spécialisés, formes d'apostolat institutionnel, ne sont-ils pas de vrais organismes ? (N.D.L.R.)

réalisé par les mouvements spécialisés, n'est rien autre chose que l'*Église partie à la conquête de la société temporelle* pour en faire ou en refaire une société chrétienne. La désignation de cette activité par le terme de « mouvement » est fort expressive. Il s'agit bien d'un mouvement, une sorte de circumincession, par laquelle la société temporelle, tout en poursuivant sa fin propre, servira au maximum la destinée surnaturelle de ses membres. La conquête achevée, le mouvement sera terminé, hypothèse d'ailleurs qui ne se réalisera qu'à la fin des temps ! (Ceci dit pour tranquilliser les aumôniers généraux des mouvements spécialisés.)

Si l'Action catholique n'est rien moins que « l'Église partie à la conquête de la société temporelle », il est clair qu'il ne peut pas y avoir conflit entre l'organisation de l'Action catholique et l'organisation de l'Église. S'il y a des conflits apparents, cela ne peut venir que d'un manque de perspective. A tous les échelons de son organisation, l'Église se fait conquérante de l'ordre temporel. Elle n'a rien à sacrifier de son organisation propre. Mais puisqu'il n'y a pas parallélisme absolu entre les cadres de la société spirituelle et les cadres de la société temporelle, la conquête ne peut se faire en ordre dispersé, chaque paroisse agissant pour son compte dans le secteur qui lui est dévolu.

Il faut qu'elle soit faite, au contraire, par l'Église gardant toute son unité, serrant de près toutes les positions de la société temporelle, coordonnant dans une nation l'effort de tous ses diocèses, dans un diocèse, l'effort de toutes ses paroisses.

Dans cette ligne, les secteurs jacistes, les fédérations (jocistes, jacistes, etc.), les secrétariats généraux des divers mouvements, représentent un assujettissement de l'Église à la structure de la société temporelle pour la mieux conquérir. C'est de la stratégie.

Dans tout cela, les paroisses ne sont en rien sacrifiées. Elles sont au contraire utilisées au maximum. « Ça barde sur le front. » Mais il leur faut sans cesse garder la liaison, s'aligner sur la droite, sur la gauche, en bref, participer à des mouvements d'ensemble qui les dépassent.

Ceci posé, venons-en au questionnaire lui-même, dans le cadre plus typique des paroisses urbaines.

1) Il ne peut y avoir concurrence entre les institutions paroissiales et les organismes des mouvements spécialisés. Il ne s'agit, pour une paroisse, que de déterminer en quoi et sur quel terrain elle a le devoir de collaborer à l'offensive de l'Action catholique, c'est-à-dire à la conquête de la société temporelle. Elle se servira de toutes ses ressources, de tout son potentiel spirituel pour en assurer le succès dans son secteur. Et, à la différence de la guerre, elle gagnera en vitalité dans ce combat.

Il lui faudra, bien sûr, renoncer à cette conception totalitaire qui lui ferait prétendre pourvoir « à *tous* les besoins de la vie chrétienne, individuelle et sociale des fidèles » — ce qui n'est pas sa mission. Mais elle ne fera pas pour autant figure de vassale des mouvements spécialisés. Elle reste la cellule fondamentale de l'Église, communauté spirituelle où les sections spécialisées se ravitaillent et donnent le meilleur d'elles-mêmes. L'expérience le prouve.

2) La collaboration entre paroisses sur le plan de l'Action catholique apparaît bien nécessaire d'après ce qui précède. Elle est commandée par la nature même du terrain à conquérir. C'est *la vie fédérale* qui l'institue.

Ainsi la fédération nous apparaît comme un organisme essentiel de l'Action catholique. Elle est « l'Église se faisant ouvrière ou paysanne ou étudiante » pour conquérir le milieu ouvrier, paysan ou scolaire.

Elle est, d'autre part, dans ce milieu même, une institution de suppléance pour remplacer ou susciter des institutions chrétiennes stables.

En elle, se réalise au maximum l'étreinte entre l'Église et l'ordre temporel, l'union entre l'apostolat sacerdotal et l'apostolat laïc.

Les faits abondent à l'appui de ces quelques réflexions. Aux aumôniers de sections de les apporter.

Chanoine Bejot,
Sous-directeur des Œuvres diocésaines
de Besançon.

LECTURES

LE SACERDOCE (1)

Ce petit livre contient en peu de pages beaucoup de choses, c'est un épi lourd de beau grain. Son auteur, un maître en l'art de former les âmes sacerdotales, fin psychologue et théologien précis au surplus, dédie son exposé « aux jeunes gens qui aiment le Christ et rêvent de le servir ». Et Mgr Petit de Julleville, en sa préface, marque où doit aller ce « rêve » qu'une grâce singulière fait naître au cœur des choisis du Maître. Tout prêtre est un apôtre, mais il faut à l'apôtre « une âme de rédempteur ».

« Je sais bien, nous dit le P. Périnelle : notre esprit, volontiers, trouverait déraisonnable que Dieu, le Dieu infini et tout-puissant, veuille ainsi confier une tâche aussi sublime, une tâche proprement divine, aux êtres chétifs et misérables que nous sommes. Mais c'est faute d'humilité et d'avoir compris à quel point le prêtre est un pur instrument aux mains du Christ. » De fait, le caractère sacerdotal « met en la main de Jésus-Christ l'activité d'intelligence du ministre sacré... Celui-ci, en prononçant les paroles sacrées, en accomplissant les gestes liturgiques du sacrement, met simplement en œuvre, comme tout artisan, sa raison pratique. Mais Jésus-Christ se saisit de cette activité, la prend à son compte et lui donne une efficacité divine ». Le prêtre est ainsi l'artisan de la rédemption par son action sacerdotale, visible et humaine.

On comprend d'emblée quelle perfection requiert une coopération aussi divine. « Si le sacerdoce chrétien est le prolongement sur terre du pouvoir sacerdotal du Christ, il convient en effet que, pris dans son ensemble, il soit aussi

(1) J. Périnelle, O. P., *Le Sacerdoce*, Préface par Mgr Petit de Julleville, évêque de Dijon. 1 vol 16 × 10, 100 pp., Éditions du Cerf.

une extension de sa sainteté. » Une grâce singulière est donc offerte à tout prêtre par droit de consécration, « ainsi qu'il convient non pas à des enfants comme après le baptême, ou à des militants de l'Action catholique, comme après la confirmation, mais à des ministres du Souverain Prêtre, à des hommes séparés du monde, livrés en exemple à la multitude, et qui doivent trouver réconfort et joie dans le commerce de Dieu ».

C'est de ce style sobre, en des termes bien choisis, avec un secret amour des belles choses qu'il contemple, que le P. Périnelle nous propose les aspects essentiels du sacerdoce : « son prodigieux pouvoir; son intime grandeur dans l'âme du prêtre; le chemin qui y mène, les ordres de « ministres »; sa cime, l'épiscopat ». Ce profond petit livre, note Mgr Petit de Julleville, n'est pas fait pour être lu d'un regard superficiel, mais, s'il est médité dans l'oraison, il élèvera les âmes sacerdotales, « les enrichira spirituellement, et surtout les mettra sur la voie de la vérité, celle où marche devant eux Notre-Seigneur, leur compagnon de route et leur Ami ». Tout prêtre désireux d'approfondir son état voudra posséder ce précieux opuscule.

JEAN CAPRAIS.

LA JOIE DANS L'AMOUR DE DIEU (1)

L'auteur déclare net son propos, qui est de « servir à la fois la science et la vie ».

La science d'abord : « On peut considérer séparément deux aspects de la doctrine de saint François de Sales, — car c'est bien de lui qu'il s'agit —, les principes sur lesquels il se fonde et les prescriptions morales qu'il déduit de ces principes. Nous présentons ici les traits fondamentaux de l'idéal salésien... espérant qu'il nous sera possible d'exposer plus tard la morale pratique qui découle de cet idéal. Le présent travail ne prétend être autre chose qu'un travail de théologie morale. » La méthode adoptée est « une recherche intellectuelle qui remonte aux sources, et, par une série d'é-

(1) Michael Muller, *La joie dans l'amour de Dieu*, traduit de l'allemand par J. Peyraube. 1 vol. aux Éditions Montaigne.

chappées sur l'histoire des idées, remet la doctrine de saint François de Sales à sa place dans le développement historique de la théologie morale et de la théologie ascétique catholique ».

Servir aussi la vie. L'auteur « s'est efforcé de présenter sous une forme facilement intelligible à tout esprit cultivé le résultat de ces études, afin de les rendre fécondes pour la vie catholique ». C'est qu'il a senti le prix de la doctrine salésienne; il y a retrouvé « le principe fondamental de la moralité catholique. L'amour de Dieu est le soleil dont les rayons éclairent l'éthique et l'ascèse. A peine trouverait-on ailleurs un désir aussi intense de totalité et d'unité dans la conduite de la vie, désir ordonné au principe suprême de l'amour divin... ».

De ce point de vue de la vie, nous croyons l'œuvre vraiment bienfaisante, de lecture agréable d'ailleurs. L'exposé, un peu ralenti par ces incessants retours à l'histoire des idées, avance pourtant avec ordre et fermeté. Le plan divin, d'abord : unir d'amour l'homme à Dieu dans et par le Christ; dessein que le péché vient compromettre, mais que la Rédemption restaure en magnifique victoire. Puis la spiritualité qui en découle, où l'accent est mis sur l'optimisme et la piété personnelle, avec l'amour pour règle et centre de toute la vie. Enfin le rôle de l'ascèse.

L'auteur goûte vivement le caractère humain, libérateur et joyeux de la doctrine salésienne, si bien faite pour la vie chrétienne d'un laïque d'aujourd'hui. Son livre aidera d'autres à pénétrer cette belle doctrine, et sans doute épanouira plus d'une âme à sa lumière.

fr. H. DONDAINE, O. P.

JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS (1)

Voici un livre qui s'offre à nous guider dans l'étude de l'Évangile.

L'Évangile, et ce livre qui l'expose, est d'abord un récit de

(1) Par TH. SALVAGNIAC, Lethielleux. 1 vol. in-8 raisin de XII-532 pp., orné de 3 hors-texte et de 2 cartes. — 30 fr.

faits sensibles. L'auteur, ici, a su parfaitement dessiner et peindre le Fils de l'Homme dans son cadre historique. Ce cadre n'est pas indifférent : tout ce qui touche au Christ, gens et choses, a été choisi par Dieu dans une pensée de sagesse pour s'harmoniser avec l'Envoyé et prendre quelque part au Message. Aussi trouvons-nous dans cet ouvrage, — comme dans l'Évangile, — d'abondantes notations historiques, géographiques, ethniques, psychologiques... Mais aucune n'est là pour elle-même. Tout est au service du Personnage qu'il faut mettre en lumière. A partir de ces détails, ainsi devenus sacrés, l'esprit doit s'élever aux réalités, plus hautes que la leur, qu'ils ont mission de signifier.

Deux grandes idées théologiques semblent avoir plus particulièrement guidé l'auteur, et donnent une nouvelle unité, un nouvel intérêt aussi à son travail : d'abord, l'idée de la primauté absolue du Christ et de l'ampleur de sa victoire par la Croix. Saint Paul soulignait déjà ce lien intime entre la mort du Christ librement acceptée et son triomphe éclatant : « Il s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix ; c'est pourquoi aussi Dieu l'a exalté souverainement, lui donnant le nom qui est au-dessus de tout nom... » La mort devenue germe de vie, ce qui détruit devenu point de départ de l'édifice, ce qui sépare, principe d'union sans terme : voilà le Mystère du Christ en un de ses aspects les plus fonciers et les plus féconds. Le titre du volume a voulu l'indiquer d'un mot, puisé aussi dans l'Écriture : le mot de Roi.

Et ce titre, comme le titre de la Croix, ajoute : « Roi des Juifs ». Il y a là l'indication de la seconde idée directrice de l'ouvrage : Dieu a parlé de son Christ avant qu'Il vienne ; un peuple a été choisi, dont Il devait naître selon la chair, et qui, par les événements de son histoire comme par la bouche de ses Prophètes, l'annonçait en le figurant. Si bien que, lorsque ce Personnage unique, éliminant les ombres et réalisant les figures, apparut, « envahissant toute la scène », ceux d'entre ses contemporains que n'aveuglaient pas des préjugés d'orgueil humain le « reconnurent » : « mes yeux ont vu votre salut », « nous avons trouvé le Messie ». En soulignant cette concordance entre les deux Testaments, cet accomplissement de la Loi par le Christ prédit par elle, l'auteur laisse percer un souci de toucher les compatriotes de Jésus de Nazareth, leur Roi à un titre

spécial, et de leur rappeler que leur retour à Lui est aussi désormais parmi les Prophéties.

Le livre est d'ailleurs à la portée de tous, précisément parce qu'il suit d'abord la « divine simplicité » du texte évangélique. Il s'en dégage un charme qui est, en définitive, celui du Seigneur, tel qu'Il fut, — tel qu'Il est, — qui se « tient à la porte et qui frappe ».

M. B. N.

SAINTE BERNADETTE

Ceux qui doivent au P. Petitot d'avoir été introduits à la sagesse de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus retrouveront dans son ouvrage posthume (1) consacré à sainte Bernadette cette solidité rassurante, étayée de saine théologie et d'expérience sacerdotale, qui a grâce pour aplanir aux timorés ou aux compliqués l'accès à la voie royale de l'amour divin.

Qu'on nous présente une vie « où il ne se passe rien »... que de l'amour, mais qu'on nous donne des garanties. Qu'y a-t-il là au juste? Tout cela est-il bien dans l'ordre? Patiemment, le P. Petitot décompose devant nous le jeu des vertus, particulières mais connexes, héroïques mais raisonnables, rattache ce qui nous paraît extrême ou excessif aux assises profondes de la nature labourée par la grâce. On peut donc s'y risquer. Rien à craindre.

Si ! L'amour est folie; mais il n'est que de s'y aventurer pour répudier toute autre sagesse. Les livres du P. Petitot font du bien, parce que leur prudence engageante ne nous laisse pas ignorer le vertige de la petitesse. La voie de l'amour, celle de Bernadette, est une voie de simplicité.

Au préalable, déposons une notion trop humaine de la simplicité. Bernadette, pas plus que Thérèse, n'est une sotte. C'est une paysanne peu savante, mais sensée, fine, sans rien de fermé ou d'étroit, avec ce bon sens silencieux sans banalité ni fioritures qui donne une naturelle distinc-

(1) *Histoire exacte de la vie intérieure et religieuse de sainte Bernadette*, Paris. Desclée de Brouwer, 1935. 1 vol. in-12 de 232 pp.

tion. Louons le P. Petitot de nous avoir dépeint ce naturel sans styliser; ni à la manière des « anciens » qui voilaient leur saint dans un nuage d'encens, ni à la manière des « modernes » qui le campent sur un fond aux couleurs fortes, produit d'une longue étude du « milieu social » ou du « tempérament ».

La simplicité de Bernadette (« la sainte la plus simple du catholicisme ») était la gardienne de son amour; un amour direct, total, viril et si tendre tout à la fois qu'il était en butte à tous les coups. On rendait hommage à sa vertu, à son humilité, à sa patience; on constatait ses luttes et ses victoires sur un esprit qu'elle jugeait elle-même ombrageux et prompt à l'orgueil ; on comprenait moins son amour. On s'occupait assidûment à le purifier et on oubliait peut-être trop de le nourrir. Bernadette eut à souffrir. Elle ne fut pas toujours comprise. Elle fut éprouvée. Il le fallait. Devant pareilles épreuves, certes, la sensibilité s'aguerrit, l'amour-propre s'émonde, et c'est tout profit pour la patiente. Mais au travers de ces duretés et de ces raideurs, de ces indifférences et de ces omissions, comment ne discernerait-elle pas un secret refus d'amour, une porte indûment fermée à la faveur d'un souci, en soi légitime, d'intention droite et de sentiments surnaturalisés ? Elle compatit ainsi à Celui qui est venu mendier l'amour et ne l'a point trouvé chez les siens. Voilà ce qui composa son « martyre du cœur ». Le P. Petitot semble bien n'avoir ni grossi ni déformé; il juge les responsables sans pathos, mais avec toute la netteté désirable. Il a puisé aux sources, souvent inédites ou peu utilisées (le carnet de Bernadette, notamment), aux dépositions du procès de canonisation, aux souvenirs des contemporains.

Tous ces faits illustrent son récit. Mais cela reste le récit d'une « vie cachée », d'une vie intérieure, comme dit le titre de son ouvrage, et c'est surtout l'esprit qu'il importait de dégager qu'il a réussi à dégager.

La vie « publique » de Bernadette fait l'objet d'un volume complémentaire, l'*Histoire exacte des Apparitions de Notre-Dame de Lourdes à Bernadette* (1), qui est une édition considérablement augmentée de l'esquisse parue dans les *Cahiers*

(1) Même éditeur. 1 vol. in-12 de 289 pp.

de la Vierge. Nous pensons que ce précis des événements de Lourdes, documenté et judicieux, en se répandant parmi les pèlerins, les incitera à chercher ce que fut la vie intime de Bernadette. C'est dans la logique de l'Apparition. La grotte des miracles s'affirme irrésistiblement « capitale de la prière ».

P. M.

L' « AME » DU BIENHEUREUX PIERRE FAVRE (1)

Une seconde édition de ce livre nous invite à le signaler à nos lecteurs. Le P. Guitton nous y présente l' « âme » du premier prêtre de la Compagnie de Jésus. Il laisse surtout parler son héros, un saint très actuel. Ce Savoyard très peu connu nous parle donc à chaque page. L'auteur, en effet, se contente de relier, de ce style très alerte, que nous avons déjà connu dans *Le Père Lenoir*, *Léon Harmel*, des passages du *Mémorial* ou des lettres de Pierre Favre. Cette méthode, sans alourdir le récit, et sans rééditer le *Mémorial*, nous permet, par les indications historiques nombreuses, de replacer dans le réel les textes cités, et de nombreux sous-titres permettent de retrouver aisément les pages que l'on désire de nouveau méditer.

La présentation vivante de ces textes, et l'habitude des âmes que l'on sent sous la plume des deux auteurs, si nous pouvons parler ainsi, font de cette lecture un aliment très réconfortant. Les âmes n'en peuvent tirer qu'un grand profit et comprendre mieux par l'exemple la doctrine de la Compagnie. Cette « âme » du B^x^ Pierre Favre nous montre où la pratique des *Exercices* peut mener ceux qui s'y soumettent, car ce premier compagnon de saint Ignace est aussi le premier disciple des *Exercices*.

P. M.

(1) Par le R. P. Guitton, S. J., Spes, 1934. 1 vol. in-12 de 258 pp.

GÉRARD RAYMOND (1)

Gérard Raymond, étudiant au séminaire de Québec, est mort d'une hémorragie pulmonaire, le 5 juillet 1932. Sa vie fut apparemment celle d'un adolescent fidèle à son devoir de chaque jour, mais son journal intime, écrit avec un abandon charmant, nous révèle une rare union à Notre-Seigneur, un amour qui grandit jusqu'au désir du martyre. Un an, jour pour jour, avant sa mort, il écrivait :

« Je voudrais imiter Jésus le plus possible, marcher sans cesse dans la trace de ses pas. Alors, si vous le voulez, Jésus, je serai doublement victime : victime offerte à l'amour de Dieu et à sa justice. Ce n'est pas à moi à vous dire que faire de moi, je suis à vous, faites ce qui vous plaira, mais vous savez mon désir : être martyr, dans n'importe lequel des supplices — supplice d'un jour ou supplice de cinquante ans — pour expier les péchés des hommes et sauver des âmes... »

Et ce martyre, Gérard Raymond voulait l'obtenir, en allant missionnaire en Chine, sous la bure d'un moine franciscain.

Dieu récompensa tant d'amour : il fit entrer cette âme dans les secrets de son union : « Je veux maintenant vivre caché dans le silence d'un cloître, écrivait-il, aimant Jésus et ne posant plus d'obstacles aux flots de son amour, ne m'appartenant plus, laissant Jésus jouer avec moi, me caresser ou me repousser, ayant complètement abdiqué ma volonté dans les mains de mes supérieurs, vrais représentants de Dieu. »

Gérard Raymond, donné en exemple à la jeunesse du Canada, mérite d'être connu en dehors de son pays : son exemple sera pour beaucoup une lumière et une force.

fr. RÉGINALD GARRIGOU-LAGRANGE, O. P.

(1) *Gérard Raymond, 1912-1932*, par le chan. A. ROBERT, Séminaire de Québec.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XLVII

AVRIL 1936-JUIN 1936

Les principes et la pratique

R. Bernard. — Le Christ aimé des chrétiens..... 5
— Le Sacré-Cœur et la charité..... 225
G. Galichet. — La méditation familiale..... 134
R. Garrigou-Lagrange. — La charité selon sainte Catherine de Sienne..... 29
V. Héris. — Les fidèles et la messe..... 113
D. Lallement. — La personnalité filiale de Jésus..... 241
A. Lemonnyer. — L'acte de dévotion..... 124
— La prière de demande..... 249
Sacerdos. — Se garder des fausses spiritualités..... 45
— Retrouver le christianisme vrai..... 141
— Garder le contact avec Dieu..... 260

Les maîtres et les modèles

L. Van den Bossche. — Marie de Sainte-Thérèse au désert de l'esprit..... 145
Ir. Chevalier. — La vocation dominicaine de Psichari..... 50
Ch.-V. Héris. — La Mère Louise Marguerite Claret de la Touche et la dévotion au Sacré-Cœur..... 266
P. Humbert. — Un savant chrétien : André Ampère..... 285
R. Plus. — Le P. Jean Lyonnard d'après son Mémorial..... 166

Textes anciens

Th. de Bavoz. — Pensées spirituelles..... 72
Saint Ephrem. — Sur la venue du Saint-Esprit..... 178
Marie de Sainte-Thérèse. — La sainte humanité du Christ.. 290

Les idées et les œuvres

Apostolus. — La vocation de journaliste..... 78
— Pour l'union des chrétiens séparés..... 186
— Vie de Jésus..... 296

A. Albert. — Une croisade pour la conversion de l'Extrême-Orient 102
Dom Alexis. — « La misère et nous »..... 188
B. Allo. — Les Pères du Sacré-Cœur en Papouasie..... 82
G. Bardy. — Lectures spirituelles dans les écrits des Pères.... 199
P. Boisselot. — Le problème religieux de l'étudiante et l'Action catholique..... 214
P. Catrice. — L'apostolat missionnaire..... 91
J. Domin et **A. Valensin.** — Retraites actives..... 206
R. Gar.-Lagrange. — Le centre d'études religieuses de Paris. 203
Grégoire. — La formation chrétienne des tout-petits..... 307
E. Guiot et **Ch. Bejot.** — Conceptions de la paroisse..... 313
Ét. Lajeunie. — L'Église et le communisme..... 300
A. Maury et **Ch. Chapelon.** — Apostolat de conservation et apostolat de conquête..... 95
N. — Une croisade de prières pour l'enseignement chrétien.. 103
N. — Autour de la Salette..... 104
N.— Les journées universitaires de Poitiers..... 211
P.-Ch. Prillard. — Sur le cinquantenaire de l'A.C.J.F..... 303
M. Queneau. — Les Dominicaines-Missionnaires de N.-D. de Fichermont 193
H.-D. Simonin. — L'esprit missionnaire et les conseils évangéliques 88

Chroniques et comptes rendus

P. Catrice. — Bibliographie missionnaire..... 109
R. Gar.-Lagrange. — « Gérard Raymond »..... 333
J. Caprais. — « Les missions catholiques »..... 108
— « Le sacerdoce »..... 326
H. Dondaine. — « La prière du missionnaire »..... 107
— « La joie dans l'amour de Dieu »..... 327
M. B. N. — « Jésus de Nazareth, roi des Juifs »..... 328
M. de Paillerets. — Sur le mariage et l'éducation..... 216
P. M. — Sainte Bernadette..... 330
P. M. — « L'âme du B^x^ Pierre Favre »..... 332

Bibliographie

G. Bertier. — L'École des Roches..... 223
R. Bettazzi. — Noces pures, noces fécondes..... 217
J. Blouet. — Bienséances religieuses..... 224
Ch^ne^ Cardyn. — Aux jeunes. L'idéal chrétien du mariage... 217
P. Catrice. — Bibliographie missionnaire..... 109
P. Charles. — La prière missionnaire..... 107

F. Étienne. — Pour mieux remplir notre mission d'éducateurs 223
M.-G. Georges-Ramain. — L'expérience maternelle et la vie. 219
M. Legendre. — La formation de l'imagination..... 223
O. Lemarié. — L'âge ingrat..... 221
Él. Maire. — Jeunes époux, jeunes épouses..... 217
A. Martin. — Le mariage. Précis théologique et canonique. Cas de conscience et formulaire..... 218
M. Montessori. — L'enfant..... 220
M. Muller. — La joie dans l'amour de Dieu..... 327
N. — Atlas des missions des Pères Blancs en Afrique..... 112
N. — Mgr de Guébriant..... 110
N. — La psychologie du mariage..... 217
Mgr de Nayer. — Adolescence..... 221
Mgr A. Olichon. — Les missions catholiques..... 108
J. Périnelle. — Le sacerdoce..... 326
P. Petitot. — Histoire exacte de la vie intérieure et religieuse de sainte Bernadette..... 330
A. Pineau. — Marie-Thérèse Noblet..... 110
Plusieurs. — Médecine et Éducation..... 220
H. Pradel. — Les devoirs de vacances des parents..... 222
H. J. Rademacher. — Prudence et réserve..... 217
I. Raoult. — Vie subie, vie voulue, vie rêvée..... 220
A. Robert. — Gérard Raymond..... 333
Th. Salvagniac. — Jésus de Nazareth, roi des Juifs..... 328
J. de la Vaissière. — La pudeur instinctive..... 221

Le Gérant : E. Aubin. **Imp. E. Aubin et Fils.** — Liguré (Vienne).